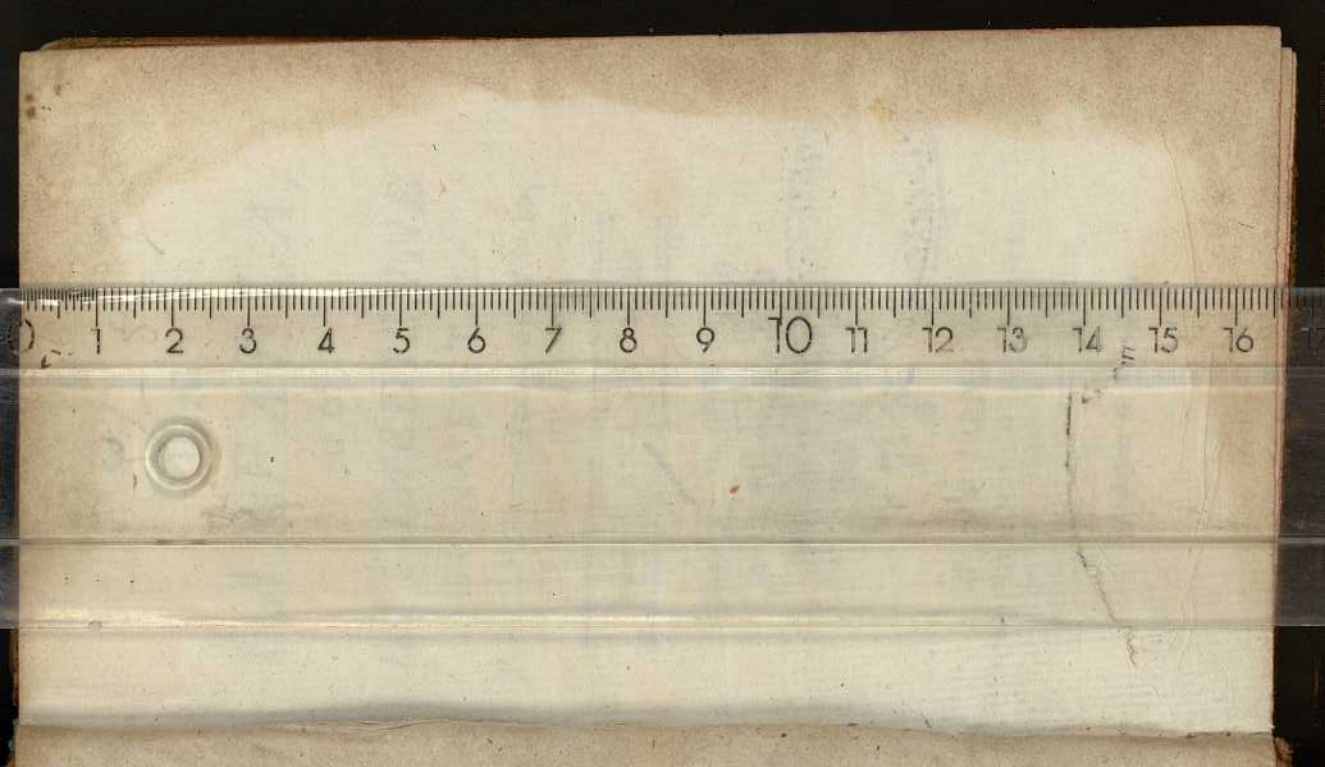
LA
FARFA

A
38
425

34-6. 63-7

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA
Sala: A
Estante: 38
Número: 425

Biblioteca Universitaria
Sala B
Estante 35
Tabla
Número 125



LA *FARFALLA*, OU *LA COMEDIENNE* CONVERTIE.

Par le R. P. *Michel-Ange Marin*, *de l'Ordre des Minimes.*

SECONDE PARTIE.

A AVIGNON,
Chez la Veuve Niel & Fils, Imprimeurs-Libraires, rue de la Balance.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Permission.

i 1995753c

LA
FARFALLA,
OU
LA COMEDIENNE
CONVERTIE.

L'Escorte du Sécrétaire de l'Ambaſſadeur de Veniſe, confirma encore plus Madame Delaré dans l'idée qu'elle avoit des bonnes intentions de la Farfalla. Je vous ſçais bon gré, dit-elle à ce Monſieur, de vous être chargé de cette fille. Vous l'avez ſervie en bon compatriote ; car il eût été déplacé qu'elle fût venue ſans être décemment accompagneé. On ne

peut trop protéger les filles dans les voyages, & il n'eſt point dans l'ordre qu'elles en entreprennent ſans cette précaution.

La Farfalla, délivrée de l'obſeſſion de la troupe Italienne, paſſa dans la maiſon de Madame Delaré, comme une eſclave dont on briſe les chaînes, & qu'on rend à ſa patrie. Elle avoit eſſuyé des mortifications des plus ſenſibles; & Madame Delaré la voyoit avec des yeux de complaiſance, & lui donnoit des marques de la plus tendre affection; mais elle n'avoit pas déchargé ſa conſcience dans le ſacré tribunal de la pénitence, & le fardeau de ſes péchés l'accabloit. Cette Dame la retint un mois chez elle, ſoit pour mieux la ſonder ſur la ſolidité de ſes ſentimens, ſoit pour lui donner plus à loiſir ſes avis ſur la conduite qu'elle devoit garder; & la première grace que la Farfalla lui demanda, fut de lui procurer un Confeſſeur à qui elle pût confier ſon ame.

Le Curé de la Paroiſſe fut celui que cette Dame lui choiſit, & qu'elle prévint pour l'inſtruire de ſon état. C'étoit un Docteur de Sorbonne très-inſtruit de ſes devoirs, expérimenté dans le ſacré miniſtère, & qui réuniſſoit en ſoi la fermeté de ſaint Charles avec la douceur de ſaint François de Sales. Il le falloit tel à la Farfalla ; & elle, qui cherchoit ſincèrement à guérir ſon ame, ne demanda point de menagement, mais plutôt d'être jugée en toute rigueur pour éviter celle des jugemens de Dieu.

C'eſt ainſi qu'elle l'avoit demandé à Madame Delaré : Vous ſçavez quelle a été ma profeſſion ; vous pouvez préſumer ſans peine que j'ai commis beaucoup de péchés. Ils péſent infiniment ſur mon cœur. Je ne demande point qu'on les excuſe, mais qu'on les efface. Je ſuis prête à faire tout ce qu'on exigera. J'ai mérité l'enfer, & combien de fois ? Quelque honte que

je puiſſe avoir de déclarer mes crimes & quelque pénitence qu'on m'impoſe, ce ſera toujours bien au-deſſous de ce que je mérite. Une peine paſſagère ne ſçauroit être miſe en comparaiſon avec des peines éternelles. Je me ſuis préparée autant qu'il a été à mon pouvoir pour faire une confeſſion bien entière. J'ai ſondé pour cela les plus ſecrets replis de ma conſcience. Dieu en connoît bien davantage ; mais mes lumières ſont bornées, & il eſt ſi bon qu'il ſe contente que je faſſe ce qui dépend de moi. J'eſpére que ſa grace ne me manquera pas au beſoin, & après celle qu'il m'a faite de toucher mon cœur, j'ai cette confiance en ſa miſéricorde, qu'il daignera le guérir par la vertu de ſon ſang.

Madame Delaré l'écoutoit avec une joie ſecrete de la voir dans ces diſpoſitions. Elle en rendit compte au Curé en le priant de lui donner ſes ſoins ſpirituels, & enfin

après quelques jours la Farfalla commença une confeſſion de toute ſa vie, n'ayant point approché du Sacrement de pénitence depuis qu'elle étoit ſortie de ſa patrie, & ayant à ſe reprocher l'abus qu'elle avoit fait auparavant de ce Sacrement, par le défaut de contrition que ſes récidives continuelles ne lui avoient que trop prouvé.

Le Curé la reçut avec la charité & la douceur que le ſouverain Paſteur des ames exige de ſes Miniſtres, & la Farfalla s'inclina à ſes pieds avec les ſentimens d'humilité & de docilité qu'enfante le déſir de ſe réconcilier avec Dieu par une pénitence ſalutaire. Commencez votre accuſation, lui dit le ſacré Miniſtre, par ce qui vous fait le plus de peine à dire; plutôt vous l'aurez déclaré, plutôt auſſi votre cœur ſera ſoulagé. Le reſte viendra plus aiſément, & vous aurez moins de ſollicitude & plus de repos d'eſ-

prit pour vous exciter à la contrition. C'eſt de la Farfalla elle-même que nous avons appris ceci. Le péché que je me reprochois davantage, diſoit-elle, étoit la mort de mon pere & de ma tante, dont j'avois été la cauſe. Je débutai par-là, & ce fut en pleurant beaucoup ; & comme je ſanglotois, ce ſaint homme craignit qu'on ne m'entendît, & m'ajouta avec beaucoup de douceur de m'appaiſer, & de continuer mon accuſation avec plus de calme. J'eus pourtant de la peine à me retenir ; & enfin j'eſſuyai mes yeux, & je me contraignis ſi bien, que je vins à bout de pourſuivre ſans pleurer davantage ; mais je ne laiſſai pas que d'avoir le cœur briſé de douleur, & j'aurois voulu pouvoir donner un libre cours à mes larmes, pour y noyer, pour ainſi dire, chaque péché, à meſure que je les confeſſois.

Elle fit ſon accuſation à cinq repriſes différentes, aidée par les interrogations

interrogations du Confeſſeur dans les circonſtances qu'elle pouvoit omettre par ignorance ou par oubli, & la diſcuſſion qu'elle fit de ſa conſcience fut ſi exacte, autant que les lumières de la créature y peuvent ſuffire, qu'il ne lui échappa que trois ou quatre péchés des moins conſidérables, & qu'elle eut ſoin de déclarer dans ſes confeſſions particulières à meſure qu'ils ſe préſentoient à ſon eſprit.

Quel fut le ſoulagement de ſon cœur quand cette confeſſion fut terminée ? Il me ſemble, dit-elle à Madame Delaré, qu'on a levé de deſſus mon ame un poids énorme dont elle étoit accablée. Je ſens combien j'ai été miſérable ; mais en m'affranchiſſant de mes crimes, je ſens auſſi une confiance en Dieu qui adoucit le regret que j'ai de l'avoir offenſé tant de fois & ſi grièvement, & je ne ſçaurois décider ſi la joie que je reſſens de m'être réconciliée avec lui n'égale pas la douleur que j'ai d'avoir été ſi mal-

heureuſe que de lui déplaire. Peut-être préſume-je trop ; mais je l'ai dit au Confeſſeur , & il m'a répondu que quand Dieu nous fait la grace de nous pardonner, il nous donne ſa paix, & avec elle cette douce eſpérance en ſa miſéricorde.

Ah ! Madame, ajoutoit-elle, que j'en ai beſoin de cette très-grande miſéricorde ? Et que ſerois-je devenue ſi ce n'étoit la grande miſéricorde d'un Dieu ? Il n'en falloit pas moins pour me pardonner le nombre infini de péchés dont je me ſuis rendue coupable. Auſſi je penſe que quand je vivrois un ſiécle dans ſon ſervice, il ne ſuffiroit pas pour lui marquer ma reconnoiſſance.

On peut mettre au nombre des principales récommandations que lui fit le Confeſſeur, celle de ne plus chanter de chanſons profanes. C'eſt l'abus que vous avez fait du talent que Dieu vous avoit donné de bien chanter, lui dit-il,

qui vous a détourné de ſon ſervice. On peut le regarder comme la principale cauſe de vos péchés ; il eſt juſte que vous lui en faſſiez le ſacrifice. L'uſage que vous en feriez déſormais ne ſerviroit peut-être qu'à reveiller dans votre eſprit des idées que vous devez effacer. Ne chantez plus que de ſaints cantiques, ou même renoncez à faire uſage de votre voix : ce dernier parti eſt plus ſûr pour vous.

La Farfalla comprit toute la ſolidité de cet avis. Il fut pour ſon cœur comme un préſervatif contre la tentation, & les regrets qui auroient pu ſe former dans ſon ame d'avoir abandonné le Théâtre. Elle s'y conforma ſcrupuleuſement ; car, diſoit-elle à Madame Delaré, je ſens dans moi une bonne volonté de changer entièrement ; mais connoiſſant ma foibleſſe, je ne ſçaurois trop prendre de précautions contre moi-même ; il eſt néceſſaire que je renonce à tout ce

qui peut me tenter de me démentir de mes bonnes réſolutions.

Ce fut en ſuivant fidélement cet avis & beaucoup d'autres, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt lui donna, qu'elle ſe ſoutint conſtamment contre les tentations dont elle fut attaquée dans la ſuite. Elles furent foibles dès le commencement, Dieu lui faiſant part du lait de ſa douceur, comme étant dans un état d'enfance ſpirituelle. Elle jouiſſoit d'un contentement intérieur qu'elle n'avoit jamais éprouvé de ſa vie. Son cœur nâgeoit dans une ſainte joie, & le Seigneur répandoit tant de ſuavité dans ſon ame, lors même qu'elle s'occupoit du ſouvenir de ſes péchés pour les déplorer, que l'onction qu'elle goûtoit ſurpaſſoit la douleur dont ſon cœur étoit alors ſaiſi, & l'élevoit à Dieu avec une confiance toute filiale.

Madame Delaré en étoit témoin ; elle la voyoit toujours prête à prier & à lire de bons li-

vres ; toujours avide de la parole de Dieu ; toujours égale & toujours contente. Tout concouroit à lui prouver la solidité de sa conversion. Elle la retint donc dans sa maison le tems que nous avons marqué, après quoi elle la confia à la veuve ; mais avant de la congédier, elle lui donna des avis qui se trouverent si conformes à ceux de son Confesseur, qu'on eût dit que la même bouche les avoit dictés.

Vous allez entrer, lui dit-elle, dans une maison de vertu ; vous n'y verrez rien qui ne vous édifie ; tout y est dans les régles, & je suis persuadée que vous ne ferez qu'augmenter le nombre des personnes qui pratiquent le bien fidélement. La veuve à qui je vous ai confiée, est une femme des plus sensées que je connoisse dans Dijon. Ses deux filles sont deux anges ; j'ai répondu pour vous, & j'ai cru de pouvoir le faire en toute assurance, étant convaincue

de votre ſincèrité. Rien ne ſçauroit être comparé à la droiture : quand on l'a avec Dieu, & avec tout le monde, on ne peut qu'être bonne, & goûter la paix qui vient du témoignage d'une bonne conſcience.

Votre Confeſſeur vous a donné ſes avis ; je ſçai combien il eſt éclairé ; il n'y a donc qu'à les faire ſervir de régle à votre conduite. Les fonds que vous m'avez fait parvenir avant votre arrivée ont été placés ſolidement ; leur produit joint à un travail convenable à votre état, ſera plus que ſuffiſant pour votre entretien. Vous n'avez beſoin du ſecours de perſonne, & vous vivrez comme une fille digne de l'eſtime de tout le monde.

Vous ne devez pas croire que la piété puiſſe jamais s'allier avec l'oiſivété. C'eſt tout le contraire. L'occupation la conſerve, & le travail en eſt un des principaux devoirs. Vous ne vous ſoutiendrez

dans le bien, que par la retraite dans votre maiſon. Mais ainſi retirée, que feriez-vous ſans le travail ? Il faut néceſſairement de l'occupation, & quand même vos penſions vous ſuffiroient pour vivre commodément, vous n'en feriez pas pour cela diſpenſée du travail ; parce que la vie oiſive eſt une vie de péché. J'inſiſte là-deſſus comme ſur un point capital pour le ſoutien de la vertu. Sans cela on cherche des amuſémens hors de chez ſoi ; on ſe répand dans le monde, & on s'y trouve expoſé : une fille ſur-tout, à mille occaſions dangereuſes. Comme perſonne ne ſe ſuffit à ſoi-même, il faut de la compagnie. Tout le monde n'eſt pas appellé à s'iſoler dans un déſert. Les exemples en ſont ſi rares, qu'ils ne ſçauroient être propoſés pour modéle. Mais la meilleure compagnie, celle qui eſt plus à notre portée, celle qui eſt avantageuſe au corps & à l'ame, celle qui eſt ſelon Dieu, &

où nous ne risquons rien pour notre conscience, n'est autre que l'ouvrage. Une fille de ver[illegible] est toujours fille de travail. Regardez cette maxime comme une loi fondamentale pour vous; elle vous préservera de la tentation; elle vous soutiendra dans vos bons sentimens; & plus vous aurez été occupée dans la journée, moins vous aurez le soir, en examinant votre conscience, de fautes à vous reprocher.

Vous n'avez qu'à jetter les yeux sur la veuve & sur ses filles. Vous ne les surprendrez jamais sans avoir l'ouvrage à la main. Cette inestimable mere a mené jusqu'à présent une vie laborieuse; elle y a dressé ses filles; & tout leur tems est si bien rempli par les occupations de leur état, que hors celui qu'elles consacrent à la prière, le reste du jour est employé à travailler. Elles se levent grand matin. La diligence est la première offrande qu'elles font à Dieu de

leur journée. Elles font leurs prières ; elles assistent à la messe tous les jours autant que leurs soins domestiques le leur permettent. Retirées ensuite chez elles, leur maison est leur azile contre les dangers du monde. On ne les voit point perdre le tems à causer chez leurs voisins, & tous les momens chez elles sont mis à profit pour l'avantage de leur ame & pour leur entretien selon leur état.

Que cette conduite est louable, & que vous le serez vous-même devant Dieu, & aux yeux du monde, si vous vous y conformez ! Je ne sçaurois trop vous le dire, & les fruits de salut que vous en retirerez vous le feront mieux comprendre par une heureuse expérience, que je ne pourrois jamais vous le faire entendre par mes récommandations.

Tâchez d'oublier votre première profession si vous voulez vous soutenir dans votre vie nouvelle : vous ne devez pas vous flatter

d'être exempte de la tentation. Retirée dans votre appartement, & appliquée à votre travail, l'ennemi de votre ame tâchera peut-être de retracer dans votre esprit des idées du tems passé, pour rappeller l'amour du monde dans votre cœur. Il est dangereux de s'arrêter à ces idées ; & quoiqu'on se sente détaché des objets qu'elles représentent, le cœur peut aisément y revenir & s'y rendre de nouveau sensible.

Nous avons deux écueils à éviter, celui de nous y répandre inutilement, sur-tout quand nous avons contracté sa contagion par le passé, & celui d'en occuper notre esprit quand nous sommes seuls & livrés à nos pensées. La retraite chez nous, nous garantit du premier danger ; mais ne pouvant nous séparer de nous-même, il importe extrêmement que nous veillions sur nos pensées, de peur qu'elles n'entraînent nos affections. Fermons, en restant chez

nous, la porte de nos sens aux ennemis de notre ame; mais fermons-leur aussi celle de notre esprit, quand nous sommes chez nous, de peur qu'én la leur ouvrant par de vaines réflexions, & un souvenir de complaisance, ils ne pénétrent jusqu'à notre cœur, & ne s'en rendent de nouveau les maîtres. Fuyez non-seulement de corps, mais encore de la pensée: cette fuite fera votre sûreté.

Ces précautions jointes à des occupations utiles, vous reussiront parfaitement pour la paix & la sanctification de votre ame. Après la démarche que vous avez faite, vous ne devez avoir en vûe que de devenir une excellente chrétienne, & de vous rendre aussi digne des complaisances de Jesus-Christ, que vous aviez eu le malheur de lui être odieuse dans la condition que vous avez heureusement quitté.

Que j'ai de joie, ajouta cette Dame avec tendresse, de vous

en voir à préſent délivrée ! J'appellerai ce tems paſſé, & vous devez l'appeller comme moi, le tems de votre ſervitude ; le Seigneur vous en a affranchie par ſa miſéricorde. Vivez ſous ſa protection, & goûtez dans ſon ſervice la liberté des enfans de Dieu. Ne croyez pas que la retraite que je vous propoſe ſoit un état de mélancolie & d'ennui, comme ſe l'imaginent les perſonnes qui n'en ont jamais goûté les précieux avantages. Elle le ſeroit pour vous, & pour toute autre, ſi vous vouliez conſerver dans votre cœur le goût du monde & de ſes plaiſirs, & allier ce goût avec quelques pratiques des devoirs chrétiens. Ce ſont deux choſes qu'on ne ſçauroit réunir dans un cœur ; parce que, comme dit notre Sauveur, on ne peut ſervir à deux maîtres ; car la retraite qu'on veut garder pour Dieu, & dans laquelle on nourrit ſon eſprit des faux charmes du monde, devient néceſſairement à

charge. On désire le monde dont on se prive. On ne goûte rien de consolant du côté de Dieu, qui ne mêle point les onctions de son esprit avec les désirs du monde : ainsi on se trouve privé des satisfactions du ciel & de la terre : & qui ne s'ennuyeroit pas d'un état sans consolation ?

Laissez le monde pour ce qu'il vaut. Donnez-vous pleinement à Dieu. Il se laisse trouver à ceux qui le cherchent de tout leur cœur. Vous serez plus qu'heureuse avec lui ; & comme cette vie n'est pas une vie de pleine jouissance; mais un acheminement à la gloire immuable du Ciel, par le mérite de la patience dans les peines, ces mêmes peines ne seront pas sans consolation ; parce que quand on est sincèrement à Dieu, il en tempére les amertumes par les douceurs & la force de sa grace ; outre que l'espérance qu'on a qu'il nous en tiendra compte dans l'autre vie, nous y soutient &

nous les fait porter généreuſement.

Vous n'êtiez pas ſoutenue par cette douce eſpérance dans les chagrins que vous avez eſſuyé à Paris, & dont vous m'avez fait le détail. Vous êtiez forcée de les dévorer ſans adouciſſement ; parce que vous n'en pouviez recevoir de Dieu, ne les ſouffrant point pour ſa gloire. Tout étoit pour vous à pure perte ; & environnée de vos peines comme d'autant d'épines piquantes qui vous perçoient de tous les côtés, tandis que les reproches de votre conſcience vous dévoroient au-dedans du cœur, vous ſouffriez ſans autre appui dans cette vie que celui de votre raiſon, trop foible pour vous ſoutenir ; & ſans eſpoir pour l'autre, dont votre profeſſion vous rendoit indigne. Le déſeſpoir venoit à la ſuite de votre déſolante ſituation, & vous déſiriez la mort par le plus grand de tous les aveuglemens, puiſqu'elle n'eût ſervi

qu'à vous plonger dans le comble des malheurs, dont toutes les peines de cette vie ne ſont qu'une légère image. Quelle différence, ma chere fille, d'un tel état avec celui d'une ame qui ſouffre quelque choſe dans le ſervice de Dieu, où la foi la fortifie, l'eſpérance la ſoutient, & la charité la dédommage avec uſure !

Ainſi parloit la reſpectable Dame Delaré, & ſes paroles, animées d'un zéle qui partoit de la tendreſſe de ſon cœur, firent ſur celui de la Farfalla des impreſſions également tendres, qu'elle manifeſta par ſes larmes. Elle ſentoit juſqu'au fond de l'ame tout ce que cette Dame lui témoignoit en lui parlant de la ſorte, de charité & de déſir de ſon ſalut, ainſi que d'attention même pour ſes affaires temporelles. Qu'ai-je donc fait pour vous, Madame, lui dit-elle ? Et par quel endroit ai-je pu mériter tant de marques de zéle & de bonté dont vous me comblez ? Je ne

puis attribuer qu'à votre piété la compaſſion que vous avez eu pour mon ame, & qui vous a portée à ne rien oublier pour me retirer des portes de l'enfer, & me mettre en voie de me ſauver. Cet acte héroïque de votre charité me fait ſentir vivement l'incomparable beauté de la vertu. Plus j'en éprouve la généroſité dans tout ce que vous daignez faire pour moi, plus j'y trouve de charmes qui m'engagent à l'embraſſer & à m'y dévouer toute entière.

Ce fut dans cette ferme détermination qu'elle paſſa de la maiſon de cette Dame à celle de la veuve. Elle y trouva ſon appartement préparé décemment, & fut accueillie avec joie de ſes filles, à qui leur mere l'avoit déja faite connoître en les lui amenant deux ou trois fois chez Madame Delaré. L'aînée de ces filles, pieuſe ſolidement, & dont le jugement ſenſé étoit digne de celui de ſa mere, la reçut comme un préſent

de

de la providence, qui la lui donnoit pour associée dans la pratique de la vertu, & agit avec elle en conséquence. La cadette, comme plus jeune & plus timide, n'osoit l'entretenir sans être en compagnie avec sa sœur, mais leur mere sans prétendre la gêner, lui offroit de venir dans son appartement pour travailler toutes ensemble. Il vous sera toujours libre, lui dit-elle, d'être avec nous, ou de vous retirer seule. Agissez en toute liberté. Nous vous verrons avec plaisir, & je vous prie d'ailleurs de ne point vous gêner, soit que vous veuillez être seule, ou porter votre ouvrage dans ma salle & y travailler avec nous.

Madame Delaré l'avoit recommandé ainsi à la veuve; & celle-ci l'avoit pensé de même, avant qu'elle le lui dit: car Madame, lui répondit-elle quand elle le lui proposa, je conçois aisément qu'il y auroit de l'indiscrétion de séquestrer tout d'un coup dans

une chambre une fille qui a quitté le grand monde. Une retraite de cette nature la mettroit trop vis-à-vis d'elle-même, & la livreroit peut-être à des réflexions qui feroient naître des regrets dans son cœur. Le Démon travailleroit & l'imagination aussi, ce qui l'exposeroit au danger de revenir sur ses pas.

Elle a vécu assez retirée chez moi tout le tems que je l'ai gardée, dit Madame Delaré, & quelquefois j'envoyois ma femme de chambre pour la faire venir dans mon appartement, & me faire compagnie. Il est bon que vous en usiez de même. Quand elle sera avec vos filles sous vos yeux, elle profitera de vos entretiens, & ne sera pas exposée aux réflexions qui pourroient rappeller le monde dans son souvenir, & lui en faire désirer les folles joies.

La veuve dont nous parlons avoit eu pour mari un Menuisier de réputation, appellé Rabotin, à

qui ſon habileté avoit procuré aſſez de bien pour laiſſer ſa famille à ſon aiſe ſelon ſon état. L'aînée de ſes filles portoit le nom de Genevieve, & la cadette celui de Roſaline ; mais par une circonſtance aſſez ſingulière, il arriva que ſe trouvant toutes les trois à travailler avec la Farfalla, & Genevieve parlant de ſa ſainte Patrone, elle dit ſans autre réflexion, qu'elle étoit née le troiſième de Janvier ; jour auquel on fait la fête de cette Sainte. La Farfalla demanda en quelle année : la veuve le lui dit pour ſa fille, & ajouta que c'étoit à cinq heures du matin. A ces mots la Farfalla laiſſa tomber deux larmes de ſes yeux, & dit : c'eſt préciſément la même année, le même jour, & la même heure que je ſuis née ; mais plut à Dieu que la conformité fût entière avec Mademoiſelle Genevieve dans le reſte de ma vie. Elle a profité de vos avis, & eſt parvenue à une grande piété ; tandis que moi, mi-

ſérable, je n'ai point ſuivi ceux de ma pieuſe mere, & je n'ai vécu que pour offenſer Dieu.

Comment, s'écria Genevieve, nous ſommes nées le même jour & à la même heure ! cette rencontre eſt ſingulière ; qui eût jamais penſé que deux filles qui nâquirent alors dans des païs ſi éloignés l'un de l'autre, travailleroient un jour enſemble dans le même appartement, & s'uniroient d'un commun accord dans le ſervice de Dieu ? Je veux, dit la veuve Rabotin, rapporter ceci à Madame Delaré ; c'eſt une circonſtance digne de remarque.

Elle le fut plus particulièrement pour Genevieve, à qui cette exacte conformité d'âge parut comme un nouveau titre d'amitié que la Farfalla acquéroit ſur ſon cœur. Elle en avoit d'abord conçu beaucoup dès la première fois qu'elle la vit chez Madame Delaré ; ſoit que ce fut pour les bonnes qualités qu'elle crut apperce-

voir en elle, soit parce que la rélation que sa mere lui avoit faite de sa conversion avoit intéressé sa piété en sa faveur ; mais la circonstance du tems de sa naissance la lui attacha par un nouveau lien, & son cœur lui dit que Dieu sembloit lui avoir envoyé cette fille pour lui être comme une autre elle-même.

La Farfalla eut pour elle aussi les mêmes sentimens. Leur liaison en devint plus étroite, & elle servit beaucoup à celle-ci pour lui mieux faire oublier le monde qu'elle avoit quitté, & lui rendre sa retraite plus douce & plus consolante. Il se forma de-là entre elles une confiance reciproque. La Farfalla lui parloit avec ouverture de cœur. Genevieve ne gênoit point le sien avec elle, & se servoit de son amitié pour l'encourager au bien, dont elle lui donnoit de grands exemples. Elles se voyoient toujours avec une nouvelle satisfaction ; & la Farfalla en

trouvoit tant dans sa compagnie, qu'elle ne s'en séparoit que quand des affaires particulières le demandoient ainsi.

Le Curé avoit récommandé à la Farfalla d'être arrangée dans toutes ses actions, & lui avoit donné pour cela une régle de conduite proportionnée aux besoins de son ame & de son état, qu'elle suivoit fidélement. Genevieve avoit la sienne de son Confesseur, formée également sur ses dispositions intérieures & ses devoirs domestiques. Elles s'unissoient dans les exercices qu'elles pouvoient faire ensemble, comme la lecture de piété, la récitation du chapelet, l'assistance journalière à la sainte Messe, & aux offices de l'Eglise les Dimanches & les Fêtes, ainsi qu'à quelques autres pratiques de dévotion. D'ailleurs une partie de ces pratiques se faisoit en commun dans la maison, comme la prière du matin & du soir, la récitation du chapelet & la lecture. Le reste

de la journée étoit rempli par le travail, ainsi que nous l'avons dit: & la Farfalla ne manquoit jamais de s'y trouver avec les autres.

Par cette sage œconomie elle avoit peu de tems à être seule; & c'étoit une des meilleures précautions qu'elle pût prendre contre le démon de l'oisivété. C'est ce que le Curé lui récommandoit toujours. Soyez diligente dès le matin, lui disoit-il, & rempliſſez si bien tous les momens du jour, qu'il n'y en ait aucun que vous puissiez vous reprocher le soir d'avoir perdu.

Genevieve étoit le modéle sur lequel elle tâchoit de se former: c'étoit autant par goût pour sa piété, que pour se diriger par son exemple, qu'elle aimoit tant sa compagnie. Elle admiroit sa douceur, son égalité, sa patience, sa modestie dans l'Egliſe, & sa dévotion dans la prière. Plus elle la voyoit pieuse, plus aussi elle se sentoit pénétrée d'affection pour

ſa vertu ; & de l'eſtime qu'elle en avoit conçue naiſſoit dans ſon cœur, comme une fleur de la tige, la louable émulation de la copier & de l'exprimer dans ſa conduite.

C'eſt ainſi qu'elle en parloit quelquefois à Madame Delaré, dans les viſites qu'elle lui faiſoit toutes les ſemaines. Vous ne m'avez pas placée dans une maiſon ſéculière, lui diſoit-elle un jour, mais dans un Monaſtère, où l'on ne reſpire que l'air pur de la vertu. La Dame Rabotin eſt une ſainte, Mademoiſelle Roſaline eſt un petit ange ; mais ſa ſœur aînée a une vertu conſommée : plus je la conſidére, plus je la trouve parfaite ; je ne l'ai jamais vue hors de ſon affiette ; elle ſe poſſéde ſi bien, qu'on diroit qu'elle n'a aucune paſſion : toujours douce, toujours affable, toujours avec un viſage ſerein, toujours tranquille, même dans la multitude des occupations dont ſouvent elle eſt chargée.

chargée. En eût-elle davantage, rien n'altére la paix de son cœur.

Ce que j'ai admiré encore en elle, c'est sa soumission pleine de respect envers sa mere. On voit qu'elle est d'une attention scrupuleuse à prévenir en tout sa volonté autant qu'elle peut la connoître ; & cette heureuse mere ouvre à peine la bouche pour lui donner ses ordres, qu'elle quitte tout pour les exécuter sur le champ. Il y a peu de jours qu'étant sur le point de sortir de la maison avec elle & sa sœur Rosaline pour aller à la Messe, sa mere, à qui elle demanda la permission, voulut sçavoir si elle avoit fait certaines choses qu'elle lui avoit recommandé. C'étoit un détail de beaucoup de minuties qui regardoient le ménage de la maison ; Mademoiselle Genevieve y avoit déja pourvu par son exactitude & sa diligence. Elle lui rendit compte de chaque chose, comme s'il n'y en eût eu qu'une

à faire, & sa mere en étant satisfaite, lui permit de sortir.

Cette soumission, ajouta la Farfalla, est, Madame, la pratique de tous les jours. On voit dans la mere une autorité de douceur toujours écoutée. On voit dans la fille une obéissance de douceur toujours égale, toujours filiale. Tout y est douceur & tout m'édifie, & me fait sentir dans ces personnes l'incomparable beauté de la vertu. Que vous dirai-je aussi de Mademoiselle Rosaline ? Quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! On ne peut pas exiger d'elle la maturité de sa sœur, que l'âge a formée davantage ; mais c'est une ame si candide, que toutes les fois que je la vois, je crois presque de voir un ange.

Vous êtes donc là bien à votre aise pour l'ame, lui dit Madame Delaré ? Quelle différence pour vous de Paris à Dijon. O Ciel ! s'écria la Farfalla ; quand j'y fais réflexion, je me compare à quel-

qu'un qui ſeroit enveloppé par un violent tourbillon, & qu'une main inviſible auroit enſuite tranſporté tout à coup dans un lieu où il ne reſpire que la douceur du zéphir. Je ne puis penſer à Paris, ni même aux villes d'Italie que j'ai parcouru, ou, pour tout renfermer en peu de mots, je ne puis jetter les yeux ſur ma vie paſſée, ſans être ſaiſie d'horreur contre moi-même, voyant les dangers auxquels j'ai été expoſée, & la conduite horrible que j'ai gardée. Mais enfin, dit Madame Delaré, vous en dites trop en l'appellant horrible; à votre diſſipation près, vous n'avez pas des crimes à vous reprocher.

Hé! Madame, repliqua la Farfalla, Dieu, qui voit le cœur, ne me jugera pas ſi favorablement que vous, parce qu'il connoît dans le mien ce que la créature n'y ſçauroit voir. Je me ſouviens qu'étant dans ma première condition, je liſois dans une tragédie que nous

devions repréſenter, la ſituation d'un homme qui avoit échappé d'un naufrage, & qu'une vague furieuſe avoit jetté par le coup le plus heureux à deux toiſes ſur le rivage. L'auteur de cette piéce repréſente cet homme d'abord étourdi, & tout hors de lui-même par le bruit de l'agitation des flots, & puis il le fait réléver de terre & regarder ſur l'onde qui l'a rejetté de ſon ſein pour ſon ſalut. Il conſidére avec horreur le danger auquel il étoit expoſé, & dont il a ſi heureuſement échappé, & plus il l'enviſage, plus il en eſt ſaiſi de frayeur, quoiqu'il ſe trouve en ſûreté ſur le rivage.

Voilà à peu près, Madame, dans quelles diſpoſitions je me trouve quand je penſe au paſſé; & j'y penſe ſouvent dans l'amertume de mon ame. Quel riſque n'ai-je pas couru? Qu'en auroit-il été de ma pauvre ame, ſi j'y étois morte? Puis-je à préſent, que je me trouve plus en ſûreté, jetter

mes yeux sur ces violens orages auxquels j'étois exposée, & où, si je n'ai pas péri comme il est arrivé à tant d'autres, c'est par la miséricorde de Dieu ; puis-je, dis-je, y jetter les yeux sans en frémir d'horreur ? Mon cœur en est quelquefois renversé, tant j'en suis saisie de crainte.

Il n'y a pas long-tems que me trouvant seule dans ma chambre à faire quelques réflexions sur les vérités de la religion, comme Monsieur le Curé me l'a recommandé, je m'occupois des peines de l'enfer. Elles se présenterent si vivement dans mon esprit, que considérant en même-tems que j'ai risqué plus d'une fois de mourir dans mon premier état, & d'être engloutie dans ces flammes dévorantes, je faillis tomber en défaillance, tant la frayeur que j'en eus avoit saisi mon cœur.

Mon enfant, lui dit Madame Delaré, c'est une grace que Dieu vous fait d'être ainsi pénétrée de

ces vérités salutaires. Je voudrois bien en être souvent aussi touchée que vous ; la contrition qu'elles nous inspirent sert beaucoup à nous obtenir de Dieu le pardon de nos péchés. Quels dangers avez-vous tant couru par le passé ? A-ce été par quelque grande maladie, ou vous êtes-vous trouvée exposée à périr sur la mer ?

Je n'ai été malade qu'une fois, répondit la Farfalla, & les autres craignoient plus que moi pour ma vie ; parce que j'étois si accablée du mal, que ne sentant que cet accablement & point de douleur, je ne me croyois pas si proche de la mort. Personne n'osoit me le dire ; au contraire, on me flattoit toujours que je serois bientôt remise, & je pouvois bien mourir en croyant d'échapper. Voyez ce qu'il en fût arrivé ? Je serois morte Comédienne avec mille péchés dans l'ame, sans confession, sans même penser à la faire, sans croire de mourir. Voilà

ce qui me fait horreur quand j'y fais un peu d'attention, & ce qui me fait sentir davantage combien je dois à Dieu de reconnoissance, de m'avoir préservée d'un si grand malheur.

Je n'ai pas été long-tems sur la mer, & ma navigation fut heureuse. Mais me trouvant une fois avec la troupe que je suivois dans une ville d'Italie, il fit un orage accompagné de tonnerres si épouvantables, que je n'en avois jamais entendu de semblables. Je mourois de frayeur, sentant le mauvais état de ma conscience. Je croyois à tout moment que la foudre alloit tomber sur moi & m'écraser. Mon Dieu, que je souffris pendant deux heures que dura ce vacarme! Je me jettai par terre; je frappai ma poitrine; je demandai à Dieu la grace de pouvoir me confesser; je lui promis de quitter ma profession: mais cela n'étoit pas sincère; parce qu'il auroit fallu que je fusse retournée chez mon

pere, & je n'en avois pas le courage. Ainſi il ſembloit qu'il y avoit dans moi deux volontés, l'une qui me portoit à changer d'état, l'autre qui n'oſoit l'entreprendre. Je le promettois pourtant; mais Dieu voyoit bien que je manquois de droiture envers lui; auſſi mes promeſſes ne durerent qu'autant que dura ma frayeur, qui ceſſa avec l'orage; après quoi je ne penſai plus qu'à rire beaucoup de la peur que nous avions eue; car tous en avoient eu autant que moi.

Vous ne faiſiez plus de réflexion ſur ces dangers quand ils étoient paſſés, lui demanda Madame Delaré? Et n'aviez-vous pas de tems en tems des retours ſur vous-même pour condamner en vous votre fauſſe conſcience? Pardonnez-moi, Madame, répondit la Farfalla; mais ce n'étoit que ſuperficiellement. Je craignois trop de me connoître: je diſois dans mon ame que j'étois jeune; que je pouvois vivre long-tems;

que je ferois une grande fortune ; qu'alors je me convertirois & que je racheterois mes péchés par des aumônes ; qu'en attendant je devois suivre ma destination, qui étoit pour le Théâtre ; & enfin je m'étourdissois par ma dissipation, & par mille projets d'ambition, qui détournoient mon esprit des remords de mon ame.

Vous devez pourtant, dit Madame Delaré, avoir eu, à l'occasion de ces remords, des momens bien tristes ; car quand la conscience nous accuse, elle le fait quelquefois si sévèrement qu'on ne peut plus soutenir ses reproches. Je l'ai sur-tout éprouvé dans une rencontre, répondit la Farfalla. Racontez-moi ceci, mon enfant, dit Madame Delaré ; j'ai du plaisir à entendre vos petites avantures. Ah ! Madame, dit la Farfalla, elles m'humilient beaucoup à présent que je vois les choses tout autrement que je les envisageois alors. Mon esprit ne fai-

ſoit aucune réflexion ſérieuſe. J'étois une volage, ou, ſi j'entrois comme malgré moi dans moi-même, je m'échappois auſſi-tôt, parce que je me trouvois ſi affreuſe aux yeux de Dieu, que je ne pouvois me ſupporter. La diſſipation me ſervoit de refuge contre ſes pourſuites, & je m'y jettois comme un enfant à qui l'on fait peur, court auſſi-tôt dans ſa maiſon.

Mais voici, Madame, mon avanture; elle auroit été favorable pour mon ame ſi j'avois ſçu en profiter. Je me trouvois à Milan, où notre troupe avoit fait de grands progrès, & où j'étois habillée en garçon. L'Archevêque, pour détourner le monde du Spectacle & l'occuper plus utilement, avoit appellé des Miſſionnaires de l'Ordre de ſaint François, dont l'un entre les autres, appellé le Pere Archange de Modene, étoit en grande réputation dans toute l'Italie. Le Chef de notre troupe ne l'eût pas plutôt appris, qu'il ju-

ra contre le Prélat, dans la crainte que la miſſion ne fît déſerter la Salle des Spectacles. Il ne ſe trompa pas tout-à-fait; mais pourtant, s'il ne gagna pas autant qu'il s'en étoit flatté en arrivant à Milan, la miſſion finie il fut aſſez dédommagé pour le malheur de beaucoup d'ames.

La réputation du Pere Archange me rendit curieuſe, quoiqu'aucun de notre troupe ne penſât d'y aller; & j'aurois eu moi-même honte d'avouer devant les autres que je voulois l'entendre : je pris pourtant mes meſures pour me ſatisfaire. Je dis à une fille de la troupe avec qui j'étois plus liée d'amitié, que je voulois faire une viſite avec elle à un Monſieur que je lui nommai, dont la maiſon étoit au voiſinage de l'Egliſe où ce Pere devoit prêcher, & je la priai de venir avec moi. Nous ne fûmes pas long-tems chez ce Monſieur. Je m'arrangeai pour cela de telle façon, qu'au ſortir de

chez lui je comptai à-peu-près que le Miſſionnaire ſeroit en chaire. Je ne me trompai point, & quand nous fûmes devant l'Egliſe, je dis à la fille ſans rien affecter : voilà bien du monde qui entre dans cette Egliſe, & j'entends prêcher quelqu'un qui a une terrible voix : voulez-vous que nous voyions ce que c'eſt ?

C'eſt, me répondit mon amie, quelqu'un de ces Peres qui font la miſſion à nos dépends, & ſi nous y entrons il nous damnera auſſi-tôt. Enfin, lui dis-je, il ne nous damnera pas ſans que nous le veuillions : entrons pour quelques momens ; nous ne nous arrêterons qu'autant qu'il nous plaira. Croiriez-vous, Madame, ce qui nous arriva ? A peine fûmes-nous dans l'Egliſe, que ce ſaint homme, qui prêchoit ſur le jugement univerſel, & en étoit à la ſentence que Jeſus-Chriſt prononcera contre les reprouvés, accabla avec une voix de tonnerre, tous les pécheurs des

malédictions de l'Evangile, & nous représenta l'enfer qui s'ouvre tout à coup, & qui engloutit pour toute l'éternité ces malheureux dans les flammes allumées par le souffle de la colere de Dieu.

Nous entendions en même-tems pousser des cris de toute part dans l'auditoire ; chacun étoit effrayé ; nous fûmes émûes, mon amie & moi, jusqu'au fond des entrailles. Elle se prit à pleurer. Je pleurai comme elle, & nous sortîmes en essuyant nos yeux. Deux Dames de piété qui entroient dans l'Eglise tandis que nous en sortions, & qui reconnurent mon amie pour une Comédienne, & me prirent aussi pour un jeune Comédien, comprenant à nos yeux que nous avions pleuré, nous arrêterent ; & une des deux, qui étoit la plus âgée, nous dit : vous avez pleuré, mes enfans, de ce que le Pere a dit : mais qu'a-t-il donc dit ? Madame, lui répondis-je, il a

parlé du jugement dernier, & il nous a fort effrayés. Hélas ! repliqua-t-elle, ce ne ſont à préſent que les paroles du Miniſtre de Jeſus-Chriſt qui nous ménace en ſon nom ; mais quand Jeſus-Chriſt lui-même prononcera la dernière ſentence, & que les effets s'enſuivront réellement, ce ſera bien autre choſe ; & que deviendront alors les Comédiens ?

Nous ne ſçûmes que répondre, & nous nous retirâmes ; mais en chemin faiſant nous étions fort triſtes, parce que la conſcience crioit dans nous. Mon amie me dit alors avec un air d'impatience : qu'aviez-vous à faire de m'obliger d'entrer dans cette Egliſe? Vous êtes la cauſe que je ne dormirai peut-être pas de toute cette nuit. Je m'en promets autant, lui dis-je : oh ! repliqua-t-elle, n'y penſons plus ; nous ſommes jeunes ; réjouiſſons-nous encore un peu, ſans quoi nous perdrions la tête. Ainſi nous luttâmes encore

quelques momens contre nos remords, & la dissipation acheva de nous les faire surmonter. Mon Dieu, quel état déplorable ! La grace nous poursuivoit & nous nous efforcions de la fuir.

Enfin vous avez eu le bonheur de l'écouter, dit Madame Delaré, & vous lui êtes à présent fidéle. Dieu m'en fasse la grace, repliqua la Farfalla : mais si je lui ai rendu les armes, ce n'a été qu'après avoir combattu long-tems. Après tout, ajouta la Dame, que pouviez-vous espérer dans cet état, qui vous le fît préférer au salut de l'ame ? Vous voyïez que vous n'êtiez point bien avec Dieu tant que vous y resteriez. Comptiez-vous sur quelque chose de mieux que de vous sauver ?

Je sçavois bien, repliqua la Farfalla, que rien n'est comparable au salut. Mais c'étoit-là une vérité sur laquelle je m'étourdissois, comme on s'étourdit quand on vit mal sur les autres vérités de la

religion. On eſt ſûr qu'on mourra un jour; on croit également que Dieu nous jugera; qu'il y a un enfer pour les méchans: cela n'empêche pourtant pas qu'on ne vive mal, & qu'on n'eſpére avec cela de ſe ſauver en faiſant un jour un bon acte de contrition; après quoi on ſe livre à ſes paſſions, on forme des projets d'ambition, & l'on paſſe ainſi ſa vie.

Quel projet d'ambition peut faire une Comédienne, dit Madame Delaré? Je ne vois pas que cette condition conduiſe à une fortune brillante. Cela eſt vrai, répondit la Farfalla; & il eſt encore très-vrai que preſque toutes les perſonnes de cette profeſſion meurent pauvres après avoir été plus miſérables par rapport à l'ame. Je pourrois vous rapporter là-deſſus grand nombre d'exemples dont j'ai été témoin, ou que j'ai appris par d'autres.

Un de notre troupe me parlant un jour familièrement, ſe plaignoit de

de son sort, en me disant qu'il s'étoit engagé dans une profession qui le conduiroit dans ses vieux jours à quelque maison de charité, & à mourir dans un hôpital, & que cette pensée le jettoit quelquefois dans le désespoir, jusqu'à être presque sur le point de se poignarder. Nous gagnons peu, ajoutoit-il; nous voulons pourtant dépenser beaucoup en plaisirs & en luxe, & nous nous trouvons toujours les mains vuides. Cela est supportable dans un certain âge, où l'on peut encore servir; mais que faut-il devenir quand on est vieux, qu'on ne s'est rien réservé, & qu'on ne peut plus rien faire? Il faut mourir ou sur la paille, ou dans le coin d'un hôpital, où l'on est regardé avec un souverain mépris à cause de la profession qu'on a suivi.

Cet homme avoit alors quarante-cinq ans, & avoit parcouru presque toute l'Europe. Il me disoit que de toutes les Comédiennes

qu'il avoit connues en très-grand nombre, aucune, à l'exception de trois, n'avoit pu parvenir à se réserver quelque chose en quittant le Théâtre. Les unes, disoit-il, étoient mortes jeunes, & n'avoient laissé que quelques bijoux à vendre, qui avoient à peine suffi pour payer leurs dettes. D'autres qui ayant quitté le Théâtre plus tard, soit pour avoir trop recherché les plaisirs, soit pour avoir dépensé leur argent en parures & autres folles vanités, étoient réduites pour vivre à montrer à danser dans les maisons particulières, & n'avoient rien laissé après elles.

J'en ai connu une, m'ajoutoit-il, qui avoit fait beaucoup de bruit dans le monde; mais après avoir gagné de grandes richesses, elle les avoit prodiguées en folles dépenses; & s'étoit trouvée ensuite dans la nécessité de gagner sa vie avec beaucoup de peine en travaillant à la broderie dans une

chambre haute à Bruxelles ; tandis que si elle avoit sçu menager son argent, elle auroit laissé un héritage très-considérable. Enfin, Madame, conclut la Farfalla, soit mauvaise conduite, soit vanité & prodigalité, tout se confond chez les personnes de Théâtre ; & le nombre de celles qui se reservent quelque chose pour leurs vieux jours en quittant leur état, est comparable à celui des épics que les pauvres glanent dans un champ, après que les moissonneurs en ont retiré les gerbes.

Que Dieu vous a fait de grace, mon enfant, dit Madame Delaré, de vous avoir retiré d'un état si dangereux ! Vous l'éprouvez par la tranquillité d'esprit & la paix de conscience dont vous jouissez. Je reconnois en cela, dit la Farfalla, un double bienfait de la miséricorde de Dieu ; l'un de m'avoir fait abandonner le Théâtre, l'autre de m'avoir procuré l'honneur de votre protection, &

de m'avoir placée dans la maiſon que j'habite, où tout concourt à m'inſpirer la pratique de la vertu ; car, pour revenir à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dès le commencement, je vois tant de mérite & tant de vertu dans cette maiſon, qu'il faudroit que j'euſſe un cœur de bronze pour n'en être pas touchée.

Ces ſentimens raſſûroient toujours plus Madame Delaré ſur la ſincèrité de la converſion de la Farfalla ; mais elle ne s'en rapportoit pas ſeulement à ſes paroles. Le compte que la veuve Rabotin lui rendoit de tems en tems de ſa bonne conduite, la lui certifioit encore mieux. Cette bonne femme ſe félicitoit autant de l'avoir chez elle, qu'elle avoit d'abord eu de la peine à la recevoir quand Madame Delaré le lui propoſa. Je craignois pour mes filles, diſoit-elle un jour à cette Dame, & je ne ſçaurois vous cacher que durant quelque tems je l'obſervois

en tout & de bien près. Je ne voulois point que ma Rosaline se trouvât avec elle sans être accompagnée de sa sœur ; & j'ai eu plus d'une fois la précaution de l'épier lorsqu'elle étoit seule dans sa chambre ; mais je l'ai toujours trouvée telle qu'elle se montroit avec nous, & enfin mes préventions ont cessé, & je ne puis rendre d'elle qu'un témoignage très-favorable.

Ce qui me plaît principalement en elle, c'est sa franchise & sa sincérité. Elle ne se pardonneroit pas le moindre déguisement. Mes filles, avec qui elle va ordinairement à l'Eglise, car elle ne s'en sépare jamais, m'ont assuré qu'elle y est avec une modestie édifiante, & il y a peu de jours qu'une Dame dit à ma Genevieve : qui est cette fille de votre âge avec qui je vous vois toujours à l'Eglise, & qui est si modeste ? Elle ne paroît pas une Françoise ; mais il faut qu'elle ait bien de la piété, car elle prie Dieu avec une con-

tenance si respectueuse qu'il paroît qu'elle est toute pénétrée de la présence du saint Sacrement. J'en dis de même lorsqu'elle fait le matin & le soir la prière avec nous. Elle répond à tout avec un air de dévotion qui nous ravit. Aussi ma Genevieve l'aime comme ses yeux, & la Rosaline me disoit l'autre jour avec sa simplicité, que si pour être aussi dévote que cette fille, il falloit avoir paru sur le Théâtre, elle y voudroit représenter quarante jours de suite pour le devenir. Cette saillie me fit rire.

Madame Delaré lui demanda dans cette occasion, si elle étoit diligente à se lever le matin, & si elle travailloit assidûment. Diligente, répondit la veuve Rabotin: je ne l'ai jamais surprise dans son lit quand mes filles sont levées. Vous diriez qu'elles lui ont donné le signe pour ce moment. Nous sommes bien-tôt habillées, elle l'est aussi promptement que

nous. Elle se rend à la salle où nous faisons ensemble la prière du matin, après quoi elle se retire pour peu de tems dans sa chambre, qu'elle a soin de bien ranger; car elle est propre & bien arrangée: & je dis quelquefois à ma petite Rosaline d'imiter là-dessus son exemple. Ensuite elle se joint à Genevieve, & les voilà avec l'ouvrage à la main jusqu'à l'heure de la Messe, d'où elle ne revient que pour reprendre le travail.

Ne connoît-elle personne, demanda Madame Delaré? Madame sçait, répondit la Rabotin, que mes filles ne connoissent que la maison. Elle aussi n'est qu'avec mes filles. Nous ne nous sommes pas apperçues qu'elle se soit ennuyée d'être toujours avec nous, ni qu'elle ait témoigné de désirer d'autres amies. Elle a une telle affection pour mes filles, & souvent elle m'a dit que leur compagnie satisfaisoit si fort son cœur,

que toute autre lui ſeroit extrêmement à charge. Je vous avoue que j'en ſuis très-aiſe ; parce que j'aurois de la peine qu'elle formât des liaiſons avec d'autres filles, même de piété, qui auroient envie de lier auſſi connoiſſance avec mes filles, & j'aime qu'elles ſoient iſolées.

Telle étoit donc la conduite de la Farfalla dans la maiſon de la veuve Rabotin, & Madame Delaré en étoit ſatisfaite au-deſſus de toute expreſſion. Elle admiroit comment une jeune fille, qui avoit paſſé plus de ſix ans dans une vie diſſipée & toute mondaine, ſans attention à aucun devoir du Chriſtianiſme, avoit pu tout à coup gagner ſur elle-même de vivre dans une ſi grande retraite, de ſuivre exactement pluſieurs pratiques de religion, d'être ſi aſſidue au travail, d'employer tous les momens du jour, & de ſe conſerver dans une telle égalité d'humeur, qu'on eût dit que rien n'étoit capable de l'altérer.

Il est vrai que la Farfalla naturellement volage par vivacité d'esprit, étoit douce par tempérament. Elle étoit sociable autant qu'on l'étoit avec elle, & jamais elle n'eût fait de la peine à personne, si personne ne lui en eût causé. D'ailleurs elle n'étoit pas portée à la vengeance, & quoique nous l'ayions vue quelquefois livrée à la désolation & au désespoir quand elle étoit à Paris; c'étoit moins par haine contre les autres, que pour les chagrins qu'on lui causoit, & parce qu'elle ne trouvoit point dans l'état de sa conscience de motifs pour se dédommager de ce qu'elle souffroit au-dehors. Elle disoit à ce sujet: c'est une chose bien terrible d'être en butte aux créatures, & de se trouver en même-tems en mauvais état pour l'ame. Quand on est bien avec Dieu, on se console sans peine de ce qu'on endure de la part des autres; mais quand on a à se reprocher d'être

l'objet de la haine de Dieu par les péchés dont on sent sa conscience chargée, alors les contradictions qu'on souffre deviennent presque insoutenables. La force de l'esprit ne suffit pas. On n'ose se tourner du côté de Dieu à qui l'on est opposé par le péché, & l'on se livre à son désespoir comme une ame damnée. Ah! que cela m'est arrivé souvent, & que j'ai sujet de gémir de n'avoir pas sçu dans ces circonstances chercher dans Dieu un appui contre moi-même en me réconciliant avec lui!

Ce qui la soutint beaucoup dans sa conversion, sans parler des secours intérieurs de la grace dont Dieu la favorisa : ce fut 1°. La crainte salutaire de l'enfer dont son ame étoit pénétrée. 2°. Les avis de son Confesseur, qu'elle écoutoit dans un esprit de religion, & les conseils de Madame Delaré, qui ne manquoit jamais de lui en donner quand elle en avoit besoin. 3°. La compagnie & les

bons exemples de la veuve Rabotin & de ſes filles. 4°. L'uſage de la prière & des ſacremens, à quoi elle apportoit une grande attention & dévotion, & enfin la fuite du monde & l'application au travail.

Dieu, plein de miſéricorde pour elle, faiſoit ſentir à ſon cœur tous les avantages de ces moyens de ſalut. Elle goûtoit une grande paix, & quelquefois une joie ſenſible qui faiſoit treſſaillir ſon cœur, ce qui lui fit dire dans une rencontre à Genevieve par une eſpéce de tranſport dont elle ſe ſentoit ſaiſie : Ah ! Mademoiſelle, qu'il y a du plaiſir à ſervir Dieu ! Je ne l'euſſe jamais cru. Auſſi ne m'étonne-je pas que les perſonnes qui ſont à lui paroiſſent ordinairement contentes, comme je vois que vous l'êtes. Il n'y a proprement que le péché qui tourmente ; & quand on a le bonheur de l'éviter, on eſt délivré d'un cruel bourreau.

La confiance réciproque avec

laquelle elles parloient enſemble, fit que Genevieve lui demanda dans une rencontre, ſi à l'examen du ſoir elle avoit ordinairement beaucoup de fautes à ſe reprocher. Quand je n'en aurois que deux ou trois, répondit-elle, ce ſeroit bien trop; mais comme elles ſont moins d'une volonté délibérée, que par précipitation ou par négligence, je n'en ſuis point troublée, & je m'en humilie devant Dieu en le priant de me les pardonner & de m'en préſerver le lendemain. Comme je ne vois point le monde, que je tâche d'en bannir le ſouvenir de mon eſprit, & que nous ſommes toujours occupées, je ne ſuis pas à portée de faire beaucoup de fautes. Après tout, perſonne ne me contrarie. Je ne ſuis environnée que de bons exemples. Les mauvais ſont dans les rues, où je ne roule pas inutilement. Je n'ai qu'à me tenir en garde contre mon eſprit, & c'eſt ce que Monſieur le Curé me

recommande beaucoup. Je tâche de le faire de mon mieux. Ainſi la plûpart du tems je trouve le ſoir à mon examen que je n'ai point commis de faute bien marquée, & comme je craignois que ce ne fût parce que je ne me connoiſſois pas aſſez, je m'en ſuis plainte au Confeſſeur ; mais il m'a raſſuré là-deſſus, & je me tiens en paix, en m'abandonnant à la miſéricorde de Dieu.

Je demandai il y a peu de tems à Monſieur le Curé, d'où vient qu'autrefois je ne faiſois pas attention à certaines fautes dont aujourd'hui je m'apperçois d'abord, & qui me cauſent de regret : car quand j'étois dans ma première profeſſion, je ne faiſois pas cas d'un ſentiment de jalouſie, de haine, de colere ; je ne comptois pour rien un menſonge qui n'attaquoit point le prochain, ni une médiſance qui n'étoit pas bien noire, ni une parole de mépris ou d'impatience. Je tombois dans ces fau-

tes cent fois le jour, & je n'en avois point de peine. Mon attention étoit pour des péchés plus groſſiers, tels qu'étoient un déſeſpoir, un grand mal que je ſouhaitois aux autres, une colere exceſſive qui me mettoit hors d'haleine, & me faiſoit vomir des imprécations ou des paroles très-offenſantes, & bien d'autres que je rougirois de dire. Je ne m'appercevois que de ceux-là, & ce n'étoit même que rapidement; car une heure après je les oubliois pour en commettre d'autres. Aujourd'hui rien preſque ne m'échappe. Ma conſcience me reproche une légère impatience, un premier mouvement d'humeur, & ſi je me ſurprends dans une penſée de vanité, j'en ſuis auſſi-tôt allarmée, & je la rejette avec promptitude, comme je ſecouerois un ſcorpion ſi je l'avois ſur la main.

J'en demandai donc la raiſon à Monſieur le Curé, & il me répondit : n'avez-vous jamais pris garde

à la poussière qui s'éleve dans l'air quand les rayons du soleil pénétrent dans votre chambre ? Si ces rayons cessent d'y pénétrer, vous ne découvrez plus cette légère poussière, vous ne voyez que les objets grossiers, la table, les chaises, le lit, une corbeille. Il en est à-peu-près de même de la lumière de la grace. Quand on sert Dieu & qu'il nous éclaire plus particulièrement, il nous fait appercevoir jusqu'aux moindres fautes, & nous en fait sentir la laideur ; mais quand on vit dans la dissipation du monde, & dans le péché on n'apperçoit que des vices grossiers, & même à peine y fait-on attention ; parce qu'on est si fort apprivoisé avec le péché, que la conscience s'en charge, & ne crie presque plus ; excepté en certains cas, où se trouvant dans quelque péril, on revient à soi, & alors on se les reproche.

Tandis que la Farfalla goûtoit ainsi les douceurs d'une bonne

conſcience, & qu'elle perſévéroit fidélement, le Sécrétaire de l'Ambaſſadeur, qui continuoit de s'intéreſſer pour elle, avoit fait part à ſon pere de la nouvelle de ſa converſion & de ſa retraite du monde. C'étoit dans l'intention de l'apprendre à ſa ſœur, qui n'en pût être informée ſans treſſaillir de joie, voyant ſes pieux déſirs accomplis. Outre ce que la nature lui inſpiroit, ſa piété ne l'intéreſſoit pas moins au ſalut de ſon ame. Elle avoit été inconſolable de la voir dans un état où ſa perte lui paroiſſoit aſſurée. La joie qu'elle eut d'apprendre ſon changement, fit diſparoître de ſon cœur toute l'amertume dont ſon premier état l'avoit, pour ainſi dire, inondé.

Le Sécrétaire avoit marqué dans ſa lettre toutes les circonſtances de ſa converſion; ſon éloignement de Paris pour ſe dérober aux occaſions dangereuſes; ſon azyle à Dijon; la protection de Madame Delaré, & les marques de bonté

dont cette Dame l'avoit favorisée, & enfin la bonne conduite qu'elle gardoit, & qu'il pouvoit certifier par les nouvelles que cette Dame lui en donnoit de tems à autre. La Cantinelli de Bergamo ne put entendre ce détail sans répandre beaucoup de larmes. La joie les lui faisoit couler ; mais elle étoit tempérée par le regret de lui avoir écrit la première fois une lettre pleine de reproches.

Je me repens bien, Monsieur, dit-elle au pere du Sécrétaire, de lui avoir écrit avec tant de vivacité, & sur-tout de lui avoir reproché la mort de mon pere & de ma tante. Je crains que mon zéle ne l'ait indisposée, parce qu'elle ne m'a point répondu. Je ne me proposois que de la faire rentrer en elle-même ; mais peut-être s'est-il mêlé du ressentiment dans mes intentions, & au lieu d'avoir servi à la convertir, j'ai ajouté un obstacle à ceux qu'elle a été obligée de surmonter.

N'en ayez point du regret, lui dit le pere du Sécrétaire. Je ne doute point que vos reproches n'aient plutôt servi à la décider comme elle a fait, qu'à l'en empêcher ; & si elle ne vous a point répondu, c'eſt apparemment par un reſte de honte de ſa conduite paſſée, qu'elle ne pouvoit excuſer auprès de vous ; & elle a attendu d'être mieux affermie dans ſa nouvelle manière de penſer, pour vous dédommager par de bonnes nouvelles de ſon ame, des allarmes que vous cauſoit ſon état de Comédienne.

Ce Monſieur ne ſe trompoit pas ; car quelques ſemaines après la Farfalla envoya au Sécrétaire une lettre pour la mettre ſous le pli de la ſienne, dans laquelle, après avoir témoigné à ſa ſœur le regret qu'elle avoit de ſa conduite paſſée, & lui avoir demandé pardon des chagrins amers qu'elle lui avoit cauſé, elle lui apprend que ſes reproches avoient fait la

plus vive impreſſion ſur ſon ame ; qu'elle en reconnoiſſoit toute la juſtice, & qu'elle la prioit de ne plus ceſſer de l'avouer pour ſa ſœur, puiſqu'elle étoit déterminée à ſervir Dieu de tout ſon cœur, qui eſt le pere commun des fidéles.

Cette lettre jointe aux bons témoignages que le Sécrétaire continuoit de rendre de la Farfalla, fit répandre de nouveau des larmes de joie à la Cantinelli de Bergamo. Elle ſe hâta de réparer par ſa réponſe ce qui lui paroiſſoit y avoir eu d'amer dans ſes premiers reproches. Tout fut oublié en faveur de ſa converſion, & elle finit ſa lettre en l'exhortant à mettre bien à profit la grace du Seigneur, & à ſe ſoutenir conſtamment par une fidéle perſévérance.

Depuis ce tems-là la Farfalla profita des offres obligeantes que le Sécrétaire lui avoit fait d'inſérer ſes lettres dans les ſiennes pour Bergamo, & il ne ſe paſſoit

preſque point de mois qu'elle n'écrivît à ſa ſœur, & qu'elle n'en eût des nouvelles. Celles-ci étoient toujours accompagnées de bons avis, & d'une grande exhortation à la perſévérance. La Farfalla recevoit ces avis avec une pieuſe avidité, parce, diſoit-elle à Genevieve en lui en parlant, qu'ils me rappellent les ſaintes inſtructions que nous donnoit ma mere quand nous étions jeunes, & dont j'ai bien du regret de n'avoir pas profité, tandis que ma ſœur, plus docile que moi, eſt devenue en les ſuivant une excellente chrétienne.

Mais la Farfalla commençoit déja de l'être par ſon attention à mettre la grace à profit, & ſi ſa ſœur eût des avances ſur elle par la régularité de ſes mœurs depuis ſon enfance, elle répara par la ſincérité de ſa pénitence les fautes dont ſa première inclination volage l'avoit rendue coupable, & ſe remit par le ſecours de la

grace, dans la voie droite que sa sœur avoit toujours fidélement suivie.

Le calme dont elle jouissoit dans sa retraite dura plus d'un an. Rien ne lui coutoit dans le service de Dieu, & elle s'y portoit avec beaucoup d'ardeur, soutenue sur-tout par l'exemple de Genevieve. Mais après ce tems vint celui des tentations, & elle en soutint beaucoup durant six mois, presque de toutes les espéces. La première occasion qu'elle en eut fut qu'en revenant de la Messe avec les deux filles de la veuve Rabotin, elle entendit de la rue une Demoiselle à qui on montroit la musique, & qui chantoit une ariette qui avoit été son air favori dans sa première profession. Elle en fut frappée, & la repassa dans son esprit jusqu'à la maison. Plus de fidélité à la rejetter d'abord, lui en auroit épargné les suites; mais la créature est foible, & Dieu qui amene tout à ses fins, le fit

ſervir à la rendre plus circonſpecte par l'expérience de ſa fragilité.

L'idée de l'ariette s'effaça de ſon eſprit ; mais elle ſe retraça avant la fin du jour, & avec elle bien des morceaux d'Opéra & d'autres piéces de Théâtre, qu'elle avoit preſque oubliées. Elle fut ſur le point plus de cent fois le jour de les chanter d'eſprit, & même a voix baſſe quand elle étoit ſeule. Dieu lui fit la grace de n'y point ſuccomber ; mais il y avoit des tems où il ſembloit qu'elle étoit ſur le point de le faire, & c'étoit un combat contre elle-même qui lui donnoit un violent exercice.

Le compte qu'elle en rendit à ſon Confeſſeur lui fut d'un grand ſecours. Il l'encouragea beaucoup en lui faiſant entendre qu'elle devoit plutôt s'étonner d'avoir été ſi long-tems ſans être tentée. Votre voix, lui dit-il, eſt comme l'endroit foible par lequel l'ennemi de votre ame vous attaquera

plus fortement. S'il réuſſiſſoit à reveiller en vous la vaine complaiſance que vous y aviez autrefois, il y feroit entrer avec elle vos anciennes habitudes. Les regrets d'avoir abandonné le Théâtre ſuccéderoient bien-tôt à ces mauvaiſes diſpoſitions. Vous ſeriez tentée de regarder derrière vous, & peut-être que vous auriez la lâcheté de revenir à votre première vie. Ne nous flattons point, ce ne ſont pas les occaſions qui nous rendent fragiles ; mais elles montrent combien nous le ſommes. Ne vous effrayez pourtant pas de la tentation ; animez-vous de courage, & ne vous laſſez pas de détourner votre eſprit du ſouvenir de ces choſes. Attendez-vous à en être importunée durant quelque-tems. Votre fidélité à les repouſſer le fera enfin diſparoître. Mais ne vous négligez point ; & renouvellez-vous ſouvent dans la volonté d'être conſtamment à Dieu. Si vous le faites bien, tout

l'enfer enſemble ne pourra rien contre vous.

Ces attaques de l'ennemi du ſalut tournerent plus à ſa confuſion, qu'au préjudice de la Farfalla. Elle en ſouffrit beaucoup, mais elle triompha par le ſecours du Seigneur. Ainſi elles ſervirent à mieux l'affermir dans le bien, & à lui attirer de Dieu de nouvelles graces. Ce ne fut pourtant pas ſans peine ; & en parlant avec confiance avec ſon amie Genevieve, elle pleuroit quelquefois amèrement de ſe voir aſſiégée de ces tentations, dans la crainte qu'elle avoit d'y ſuccomber. Il eſt bien difficile, lui diſoit-elle, qu'étant preſque continuellement obſédée par des penſées qui flattent tant l'eſprit & le cœur, elles ne s'en rendent tôt ou tard les maîtreſſes. Comment pourrois-je reſiſter toujours ? Je tâche de tenir ma volonté tant que je puis, pour empêcher qu'elle n'en ſoit entraînée. Quand je prie Dieu, je lui dis tout

tout ce que je ſçai, afin qu'il me fortifie. Mais mérite-je qu'il m'écoute, moi qui par le paſſé lui faiſois toujours la ſourde oreille? S'il m'abandonnoit pour un inſtant, il n'en faudroit pas davantage. Je ſerois bien-tôt pire que je n'ai été par le paſſé. J'ai un eſprit volage, un cœur ſenſible aux folles joies du monde. Mon penchant m'y porte par ſon propre poids. Il faut que je ſois continuellement en défiance de moi-même. Si j'écoutois ce qui vient frapper mon imagination, ma volonté en ſeroit entraînée ſur le champ, & me voilà dans le péché mortel. Je fremis d'horreur quand je penſe au danger auquel mon mauvais fond m'expoſe ſans ceſſe. Que vous êtes heureuſe vous qui avez toujours vécu dans la piété! Je porte bien à préſent la peine de mes habitudes paſſées. Je croyois d'en être délivrée; mais mes paſſions n'étoient qu'endormies, & elles ſe ſont reveillées avec une

espéce de fureur, comme pour me dévorer. Ce sera un grand miracle si elles n'en viennent pas à bout.

Genevieve compatissoit à ses peines, & tâchoit de la consoler & de la fortifier. Ses paroles lui faisoient beaucoup d'impression, & lui donnoient du courage pour quelque-tems; mais la tentation revenant, elle en étoit dans de nouvelles allarmes, & cherchoit encore auprès de cette charitable amie du soulagement pour son cœur. Peut-être, lui dit-elle un jour, que je vous ennuye en vous parlant de mes peines; mais mon ame a besoin de ce soulagement pour l'aider à soutenir le fardeau qui l'accable. Je suis sans cesse avec les armes à la main contre moi-même. Mon bras se lasse; il faut que je l'appuye un peu sur vous.

Cet état la jettoit de tems en tems dans une profonde tristesse, qui paroissoit sur son visage. La

veuve Rabotin s'en apperçut & en demanda le ſujet à ſa fille Genevieve, qui lui répondit ſeulement que Dieu l'éprouvoit, & qu'elle n'en fût pas en peine ; car cette veuve en avoit eu d'abord beaucoup, craignant que la Farfalla ne ſe repentît de ſa retraite du monde : mais ſa fille la raſſura, & elle y fut d'ailleurs confirmée par l'air de douceur qui continuoit à paroître ſur ſon viſage, malgré ſa triſteſſe, & par l'égalité de conduite dans laquelle elle ſe ſoutenoit.

En effet, la Farfalla ſouffroit de ſes tentations, mais c'étoit avec douceur d'eſprit, & le Curé le lui avoit beaucoup recommandé. Il faut, lui diſoit-il, que vous paſſiez par ces peines ; les plus grands Saints les ont endurées ; y auroit-il un privilège pour vous ? Mais conduiſez-vous comme ils ont fait. Ils combattoient courageuſement, & ne ſe laſſoient point de combattre. Ils haïſſoient le

mal que la tentation leur préſentoit ; mais ils la ſupportoient en patience ; ils ne ſe laiſſoient point abbattre ; ils ne ſe livroient point au chagrin ni au dépit contr'eux mêmes, mais ils imploroient humblement le ſecours du Seigneur, afin qu'il les ſoutint juſqu'à la fin. Voilà le modèle que vous devez ſuivre. Ne vous relâchez en rien ; continuez vos mêmes pratiques de dévotion, & vaquez à vos occupations ordinaires ſans rien retrancher du travail. Fuyez votre eſprit comme votre ennemi ; conſacrez ſouvent votre cœur à Dieu ; ranimez vous dans la bonne volonté ; eſpérez & ne ceſſez d'eſpérer ; priez & faites-le avec confiance ; je vous l'ai dit plus d'une fois ; c'eſt la leçon qui vous convient à cette heure d'épreuve.

La veuve Rabotin parlant d'elle à Madame Delaré au ſujet de la triſteſſe qu'elle appercevoit ſur ſon viſage, lui avoua qu'elle en avoit d'abord pris l'allarme, mais que

sa fille Genevieve l'avoit rassurée. Cette Dame voulut mieux l'approfondir & profita pour cela de la première visite qu'elle lui fit. N'avez-vous point eu, mon enfant, lui dit-elle, quelque sujet d'inquiétude ? La veuve m'a dit que depuis quelque tems vous paroissiez moins contente que de coutume ? Il est vrai, Madame, répondit ingénûment la Farfalla, que je souffre dans l'ame ; mais, graces au ciel, ce n'est pas pour avoir abandonné mon ancien état, c'est parce que les idées m'en reviennent dans l'esprit malgré moi ; & comme je suis obligée de les chasser tant que je puis, j'en ai une peine qui va quelquefois jusqu'à me faire paroître triste ? D'ailleurs je suis toujours dans la même volonté de servir Dieu ; c'est seulement la foiblesse que je connois en moi qui m'allarme de tems à autre. Monsieur le Curé me rassure & me fortifie par ses bons avis. Mademoiselle Genevie-

ve me console aussi, & m'anime par ses entretiens ; je me confie beaucoup en elle, car c'est une sainte ame ; ses paroles soulagent mon cœur & je passe ainsi mes peines en attendant que Dieu m'en délivre ; mais je vous assure, Madame, que je vas du jour à la journée, & je me dis tous les matins : Combattons aujourd'hui, & Dieu soit mon aide ; s'il faut recommencer demain à combattre, il m'aidera aussi : il y a quelques bons mois que ceci dure ; ce sera autant qu'il plaira au Seigneur. En disant ceci il lui échappa quelques larmes qu'il ne fut pas à son pouvoir de retenir.

Madame Delaré en fut touchée, elle la consola & pensa pourtant que c'étoit une épreuve de Dieu pour mieux l'affermir dans son service. Aussi l'en estima-t-elle davantage, dans l'idée que Dieu la trouvant digne d'être éprouvée, elle devoit être plus agréable à ses divins yeux. Enfin après six

mois de combats presque continuels, les idées du monde ne frapperent plus si vivement son imagination; les airs de musique & les chansons de théâtre cesserent de se retracer dans sa mémoire. Il n'y resta plus d'images facheuses que par des intervalles plus rares & plus courts. Le calme lui fut rendu, & ses allarmes se changerent en sentimens d'action de graces.

Cependant Madame Delaré qui la voyoit encore jeune, puisqu'elle n'avoit alors que vingt-un ans, & étant elle-même avancée en âge craignit que dans la suite elle ne se lassât dans la pratique du bien, & ne se laissât séduire de nouveau par les faux attraits du monde. C'est ainsi qu'elle s'en expliqua dans une rencontre avec la veuve Rabotin dont elle connoissoit la discrétion. Je suis fort contente, lui disoit-elle, de la conduite de la Cantinelli, (car elle avoit quitté le nom de Far-

falla en abandonnant le Théâtre ; & avoit repris celui de son pere.) Je vois avec une grande consolation qu'elle persevère dans ses bons sentimens. Vous en pouvez encore mieux juger que moi, vous qui l'avez presque tous les jours sous vos yeux ; & les rélations favorables que vous m'en avez toujours fait m'en donnent une très-bonne idée : mais elle est dans un âge critique où les passions font la guerre, l'on est foible, & il ne seroit pas étrange qu'elle se démentît de ses bonnes résolutions. Je pense qu'il seroit bon de fixer son sort par un mariage convenable, & par ce moyen nous serions mieux assurées vous & moi de sa persévérance.

Je ne me suis point apperçue Madame, répondit la veuve, que cette fille ait de l'empressement pour cela, je ne lui ai même jamais oui dire aucune parole qui y tendit. Il est vrai qu'elle ne l'oseroit peut-être pas devant mes filles,

filles, dont vous connoissez la retenue, & encore moins en ma présence ; car elle me témoigne autant de vénération que si j'étois sa mere. Mais quand une fille qui a goûté le monde, nourrit encore après l'avoir quitté, des inclinations dans son cœur pour l'état du mariage, quelque attention qu'elle apporte à ne pas le manifester, elle ne se contraint jamais à un tel point, qu'il ne lui échappe quelque parole ou quelque signe qui la trahit. C'est ce que je n'ai jamais pénétré dans la Cantinelli, quoique je l'observe beaucoup ; & ma Genevieve, dont elle ne se sépare point, m'a toujours dit qu'elle étoit aussi édifiée de sa conversation, que si c'étoit une fille de quarante ans qui eût pratiqué la vertu toute sa vie.

Voilà qui est bien consolant, dit Madame Delaré, & nous avons un grand sujet de remercier le Seigneur, qui nous a fourni l'occasion de faire une si belle œuvre de

charité en elle. Je ne sçaurois pourtant être tranquille tant qu'elle n'aura pas un état qui la fixe invariablement. Il ne faut pas penser de la mettre dans un Monastère. Ce seroit lui proposer un parti au-dessus de sa portée. Il faut une grace spéciale de vocation, & rien ne nous montre qu'elle l'ait reçue. Si Dieu l'y avoit appellée, elle nous l'auroit dit il y a long-tems.

Il faut donc lui donner un mari, & prendre du tems pour en trouver un qui soit tel pour la sagesse, la conduite d'une maison, & le petit bien selon sa condition, que nous achevions par-là de la rendre heureuse le reste de sa vie. Ce sera le moyen de ne lui rien laisser à désirer du côté du monde, qui puisse tenter son cœur, & de nous assurer de sa persévérance. Car étant devenue fort sage par sa conversion, elle pourra continuer de l'être dans le mariage & augmenter le nombre des femmes qui

ſont bonnes chrétiennes, telles que j'en connois tant dans Dijon.

Je ne ſçaurois, Madame, dit la veuve Rabotin, rien ajouter à votre ſentiment, & j'admire la charité que vous avez pour cette fille. Il eſt vrai qu'elle y répond auſſi-bien que vous le pouvez déſirer; & ſi vous l'honnorez de vos bontés, j'oſe vous dire que vous ne pouviez mieux les placer qu'envers elle. Cependant je lui en parlerai ſi vous le jugez à propos, & je vous rendrai compte de la manière qu'elle en aura reçu la propoſition. Ne preſſons rien, dit Madame Delaré, laiſſez-moi chercher à loiſir quelqu'un que je connoiſſe faire bien pour elle. Si je ſuis aſſez heureuſe pour le trouver, nous en parlerons mieux alors; mais en attendant laiſſez-lui ignorer abſolument que j'y penſe.

Quelque-tems après Madame Delaré tomba malade, & le fut ſérieuſement. La Farfalla, que nous continuerons d'appeller de

ce nom, pour mieux la distinguer de sa sœur de Bergamo, ne le sçut pas plutôt qu'elle courut fort allarmée lui offrir ses services. La Dame avoit des domestiques qui lui étoient attachés, parce qu'elle étoit fort complaisante pour eux, & que la bonté de son cœur la leur rendoit chère ; mais ce qu'il y avoit de singulier, & qu'on doit remarquer comme une chose très-rare, c'est que, quelque témoignage de bonne volonté que cette Dame donnât à la Farfalla, ses filles de service n'en étoient point jalouses, soit qu'elles craignissent de fâcher leur maîtresse, soit que la Farfalla sçût menager leur esprit, & les mettre dans ses intérêts ; soit enfin parce qu'elle avoit une douceur & d'autres bonnes qualités qui la leur faisoient aimer, & que d'ailleurs il leur étoit revenu plusieurs fois qu'elle faisoit en toute occasion leur éloge à la Dame ; ainsi en s'offrant pour la servir, elle ne les gêna point,

& en fut regardée comme une fille de la maiſon, qui entroit en part avec elles des ſoins & des avantages du ſervice.

Comme elle avoit de l'adreſſe & que ſa reconnoiſſance l'animoit, elle la ſervit au mieux ; & la malade l'éprouvoit ſi bien, qu'on eût dit qu'elle ne ſentoit que la moitié de ſon mal lorſqu'elle la voyoit paroître, tant elle en témoignoit de la ſatisfaction. Mais la fiévre continuant avec des redoublemens violens, & la Farfalla commençant à craindre qu'elle ne ſuccombât, ſon cœur en fut extrêmement ému, & il y avoit des tems qu'elle s'échappoit pour quelques inſtans dans une ſalle voiſine, où elle donnoit un peu de cours à ſes larmes. Elle eſſuyoit preſque auſſi-tôt ſes yeux, & rentroit auprès de la malade. Cela ſoulageoit un moment ſa douleur ; mais ſon cœur étoit bientôt rempli d'amertume. Enfin la Dame le comprit en la voyant

avec une larme qu'elle n'avoit pas eu le tems de bien essuyer sur sa joue. Vous avez pleuré, mon enfant, lui dit-elle, je vois bien que vous avez bon cœur ; mais je suis vieille, & quand je mourrois, j'ai assez vécu. Hélas ! Madame, lui répondit la Farfalla, je ne sçaurois vous voir avec une fièvre si opiniâtre sans en être attendrie ; mais j'espére que Dieu vous rendra la santé. Laissons tout à sa volonté, repliqua la Dame ; il a compté nos jours ; il tranchera les miens quand ce sera son bon plaisir : je lui ai déja fait le sacrifice de ma vie. Aidez-moi à me tourner du côté droit, & ne pleurez plus, ma pauvre enfant, je n'en vaux pas tant la peine.

On voit par-là quelle étoit l'humilité & la résignation de cette Dame. Si ç'avoit été sa dernière heure, elle y étoit préparée de bien loin ; ainsi la mort ne l'auroit pas surprise au dépourvu, & c'étoit le fruit de sa piété & de

ſes bonnes œuvres. Dieu la conſerva pour les continuer, & après huit jours, une medécine donnée à propos lui fut favorable, & la convaleſcence vint inſenſiblement. Elle fut longue, & la Farfalla ne la quitta que quand elle fut entièrement rétablie.

Revenant alors dans la maiſon de la veuve Rabotin, elle reprit ſon travail avec ſes pratiques ordinaires; & la première fois qu'elle fut à confeſſe, elle avertit ſon Curé qu'elle n'avoit guère prié dans le jour depuis quelque-tems comme elle faiſoit ordinairement. Mais ce Prêtre diſcret n'ignoroit point ce qu'elle avoit fait auprès de Madame Delaré, & lui dit: ne comptez point cette omiſſion pour une faute; l'aſſiduité auprès d'une malade quand le beſoin l'exige, eſt une prière que Dieu reçoit favorablement.

Si la Farfalla fut beaucoup affligée de la maladie de ſa protectrice, un évenement auquel elle ne

s'attendoit point, lui cauſa une grande joie, & bien innocente, puiſqu'elle tournoit à la gloire de Dieu. Il y avoit à Paris lorſqu'elle y étoit, une Comédienne du Théâtre François, qu'elle avoit eu occaſion de connoître, & dont l'humeur ſympatiſoit parfaitement avec la ſienne. Cela les avoit beaucoup liées d'amitié; & c'étoit auprès de cette Comédienne qu'elle s'alloit quelquefois conſoler des tracaſſeries de la Lucquoiſe dont nous avons parlé. Elle s'appelloit *la Roſette*; & au milieu de ſon état de diſſipation, elle avoit conſervé un fond de religion & un goût pour le bien.

La Farfalla lui avoit caché ſon deſſein, & étoit partie de Paris ſans la voir, dans la crainte qu'elle ne l'en détournât; mais elle l'apprit bien-tôt par le bruit public. Elle en fut frappée, & touchée en même-tems du déſir de l'imiter. Dans cette vue elle alla trouver le Sécrétaire de l'Ambaſſa-

deur de Veniſe, & le pria de lui dire comment la Farfalla s'y étoit priſe pour changer d'état. Celui-ci lui demanda d'abord ſi elle déſiroit d'en faire de même. La Roſette le lui avoua ; & là-deſſus il lui donna tous les éclairciſſemens qu'elle lui demandoit, & l'exhorta beaucoup à ſuivre cette bonne penſée. Il inſiſta principalement, pour mieux l'encourager, ſur la piété que la Farfalla pratiquoit à Dijon avec tant d'édification. J'en ai, lui dit-il, fréquemment des nouvelles par le canal d'une Dame fort pieuſe de cette ville qui l'a priſe ſous ſa protection, & qui la placée chez une ſainte veuve, où elle ſe ſoutient dans une conduite parfaite. Vous ſeriez heureuſe ſi Dieu mettoit dans le cœur de quelque Dame de Paris de vous rendre un pareil ſervice, & ſi vous pouvez vous ménager cet appui par la voie de quelque Curé de cette ville ; car il n'en eſt aucun qui ne s'y prête volontiers pour vous retirer du

Théâtre, vous ne ſçauriez rien faire de mieux. Il ajouta à ce ſage conſeil d'autres avis fort ſenſés pour le bien de ſon ame ; & quoique d'ailleurs ce Sécrétaire fût partiſan du Théâtre en homme mondain, parce qu'il aimoit la muſique avec paſſion, il crut qu'il devoit en bon Chrétien profiter de la bonne diſpoſition où il la trouvoit, pour la retirer d'un état qu'il ne pouvoit approuver ſelon les loix de l'Evangile.

La Roſette en profita, elle prit ſon tems pour aller à confeſſe chez un Vicaire de la Paroiſſe de ſaint Sulpice, & lui déclara ſon deſſein. L'aveu qu'elle lui fit de ſa profeſſion le mit en conſidération ; mais il l'écouta juſqu'à la fin en digne Miniſtre de Jeſus-Chriſt, & après s'être bien aſſuré de ſa ſincérité & de ſa bonne volonté, il prit des meſures pour lui faciliter les moyens de quitter le Théâtre, & pour la placer dans quelque maiſon où elle pût être

mieux en ſûreté pour ſon ame.

La providence lui en fournit une occaſion favorable par la prière que vint lui faire une Dame veuve, & qui pratiquoit beaucoup la piété, de lui procurer une femme de chambre vertueuſe, s'il connoiſſoit quelque fille qui y fût propre; car celle qui la ſervoit étoit décidée à ſe marier. Le Vicaire prit du tems pour en parler à la Roſette, qui par ſon conſeil alla ſe préſenter de ſa part à cette Dame. Elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne; mais ajoutant que c'étoit pour aſſurer ſon ſalut qu'elle venoit s'offrir de la ſervir, la Dame l'agréa beaucoup, & voulut pourtant avoir quelque inſtruction ſur ſon compte avec le chef de ſa troupe.

La Roſette ne lui avoit point caché ſes intentions : elle avoit de la franchiſe & mépriſoit le reſpect mondain. Elle lui dit que cette Dame avoit à lui parler, & que c'étoit à ſon ſujet; & com-

me vous me connoissez assez, ajouta-t-elle, depuis que je suis dans la compagnie, vous lui rendrez de moi le bon témoignage que vous me devez en homme d'honneur, & qui n'est pas capable de déguiser la vérité au préjudice de son prochain.

Je vous ai fait prier, lui dit la Dame en le voyant, de venir chez moi, pour avoir de vous de justes informations au sujet de la fille qui s'est chargée de ma commission & que ceci regarde. J'ai besoin d'une femme de chambre. Je veux en elle les qualités propres, comme cela est juste; & cette fille est venue se présenter à moi avec la récommandation d'un des Messieurs les Vicaires de notre Paroisse. Je ne craindrois point de m'en rapporter à ce Monsieur que j'estime beaucoup; mais comme les Prêtres ne peuvent prêter que l'oreille pour entendre ce qu'on veut leur dire, & qu'il n'est pas impossible de les tromper; il

faut, pour bien connoître une fille, l'avoir obſervée de plus près & pendant long-tems. Je ne ſçai s'il y en a beaucoup que celle-ci eſt dans votre compagnie. Je vous en prie, parlez-moi franchement. Vous le devez à la confiance que je vous marque en cette occaſion. Je me déciderai ſur votre témoignage.

Madame, répondit-il, je ne puis vous en donner qu'un très-favorable ; le caractère de la Roſette eſt des meilleurs ; elle a de l'éloignement pour tout ce qu'on appelle coquetterie ; elle eſt fort réſervée dans ſes diſcours & dans ſa conduite ; je ſçai même que depuis aſſez du tems elle penſe à nous quitter, & j'en ai du regret parce que je la connois ſage ; mais puiſque vous me faites l'honneur de vous en rapporter à moi, je crois devoir ſacrifier mes propres intérêts à la droiture dont j'ai toujours fait profeſſion, & aux avantages que vous préſentez à cette fille.

La Dame ne fit plus alors de difficulté de la retenir chez soi ; & la Rosette la servit si bien à son gré, que de sa femme de chambre elle devint sa confidente. Pour revenir à la Farfalla. Madame Delaré étoit Parisienne, & avoit demeuré au voisinage de cette Dame, jusques à ce que ses parens la marierent à Dijon. Elles s'étoient connues depuis leur enfance, & l'on sçait que les amitiés du bas âge passent difficilement. Ainsi ces deux Dames avoient toujours entretenu la leur selon qu'il se présentoit des occasions de s'en donner des preuves. Madame Delaré recouroit à elle dans les affaires qu'elle avoit à Paris, & celle-ci en usoit de même au sujet d'une terre qu'elle possédoit à Dijon, dont les fermiers s'adressoient à Madame Delaré pour lui faire tenir ses rentes.

La Dame Parisienne ayant donc été obligée de se rendre à Dijon pour une affaire qui demandoit sa

préſence, elle ne manqua pas de venir loger chez Madame Delaré, & mena la Roſette avec elle. La Farfalla avoit ignoré juſqu'alors ſon changement, & ſe trouva préciſement auprès de Madame Delaré, quand elle arriva avec ſa maîtreſſe. Elles ſe reconnurent auſſi-tôt, & ce fut par la plus agréable de toutes les ſurpriſes. La Roſette ſçavoit bien que la Farfalla étoit à Dijon, & ſe propoſoit de la voir plus d'une fois durant le ſéjour qu'y feroit ſa maîtreſſe ; mais elle ne s'attendoit point de la trouver ſur ſes pas tout en deſcendant du caroſſe. Elles laiſſerent l'une & l'autre le ſoin à leurs Dames de ſe faire des complimens, & s'embraſſerent avec une joie qui égaloit leur ſurpriſe.

La Farfalla ne demanda point à ſon ancienne amie ſi elle avoit quitté le Théâtre ; la piété de la Dame qui l'avoit amenée le lui certifioit aſſez. Le tems auſſi n'étoit pas propre à entrer dans de

longs discours. Il falloit que la Rosette donnât son attention aux hardes de sa maîtresse. On remit à un plus grand loisir de se voir à l'aise ; & la Rosette profita du premier moment de relâche pour satisfaire mieux à son gré son inclination auprès d'elle.

Je vous dois des excuses, lui dit la Farfalla, d'avoir quitté Paris sans prendre congé ; mais je voulus m'épargner la peine que ma tendresse m'auroit causé en me séparant de vous. D'ailleurs, ignorant comment vous pensiez, je croyois que vous me détourneriez peut-être de mon dessein, & je me défiois de ma foiblesse. Hélas ! lui dit la Rosette, j'en étois bien éloignée. J'étois dans les mêmes sentimens que vous, & votre démarche m'encouragea à faire la mienne. Dieu nous a fait la grace de rencontrer un appui au gré de nos désirs. Les miens sont remplis auprès de la Dame qui m'a prise chez elle. C'est moins pour

pour la servir que par compagnie. Elle a pour moi des bontés infinies. Je n'ai rien à souhaiter pour le temporel & pour mon ame.

Mais, ajouta-t-elle, racontez-moi comment vous vous déterminâtes à vous retirer. J'étois la confidente de vos chagrins ; vous ne me paroissiez pourtant pas avoir le dessein d'abandonner le Théâtre : au contraire, quand je vous témoignois à mon tour les ennuis que j'y souffrois, & les remords dont ma conscience étoit agitée, vous m'exhortiez à temporiser, & cependant vous m'avez dévancée dans l'exécution.

Il est vrai, dit la Farfalla, que souvent mon cœur me reprochoit que ma profession étoit opposée au salut ; sur-tout quand je pensois à l'enfer : mais ensuite je me dissipois, & je ne pouvois prendre aucune résolution qui tendît à me faire changer efficacement. Enfin, soit les tracasseries de la troupe, soit les remords de ma conscien-

ce, soit les reproches que je reçus de la part d'une sœur qui me reste à Bergamo, je me déterminai à quitter, & ce fut de bon. Mais expliquez-moi aussi à votre tour les motifs qui vous ont décidée. Je suis curieuse de l'apprendre par vous-même : cela servira à me confirmer davantage dans mes sentimens.

Vous me demandez beaucoup, dit la Rosette, & si je vous dis tout je vous scandaliserai peut-être, au lieu de vous édifier. Il est vrai, & vous le sçavez assez, que ni vous ni moi n'êtions point libertines. C'est un malheur dont Dieu nous a préservées, & à cet égard nous avons vécu en tout honneur. Mais un jeune Monsieur que je voyois souvent m'avoit tenu des discours sur la religion qui m'avoient presque renversé la cervelle. Il avoit voulu me persuader qu'il n'y a point de différence de notre mort à celle des animaux: que notre ame ne consiste qu'en

de particules de feu qui donnent de l'action aux parties plus groſſières du corps, & les font mouvoir comme nous voyons : qu'à la mort ce feu s'exhale & ſe diſſipe dans l'air, ou eſt étouffé ſous le poids des humeurs raſſemblées & épaiſſies par la maladie, à-peu-près comme on étouffe le feu ſous un tas de cendre ; & que tout meurt ainſi en nous. Il n'y a donc rien à eſpérer, concluoit-il, dans une autre vie, & tout ce qu'on dit du paradis & de l'enfer n'eſt qu'une imagination des gens d'Egliſe, pour amuſer le peuple crédule & le contenir dans l'ordre, par l'eſpoir de la récompenſe & la crainte du ſupplice.

Il m'ajouta là-deſſus bien d'autres raiſons qu'il ſeroit trop long de vous déduire, & qui me frapperent beaucoup : car étant auſſi ignorante que je le ſuis, je pouvois bien ſentir ſes difficultés, mais je manquois de lumière pour les réſoudre. Cela me jetta dans

d'étranges doutes. Je ne voulois pas renoncer à ma religion ; mais j'eusse désiré qu'il n'y eût point de vie après celle-ci pour n'avoir pas l'enfer à craindre, & pour continuer de monter sur le Théâtre, où je voyois qu'en conscience je ne le devois pas, si je consultois la religion.

Une chose pourtant concourut beaucoup à m'ouvrir les yeux. C'est qu'après bien des propos que ce jeune Monsieur me tint, pour me persuader qu'il n'y a point d'enfer, il s'avança jusqu'à me dire que la distinction de la vertu & du vice étoit chimérique ; que les passions étoient un bien dont nous devions user ; & qu'étant jeune, c'étoit ridicule en moi de me contraindre comme je faisois par les loix de ce qu'on appelle la sagesse. Je vis bien où il vouloit aller, & je dis en moi-même : voilà un garnement qui veut te dépouiller de ta foi pour mieux te ravir ensuite l'honneur. J'en con-

çus tant d'horreur, que je le relançai après un tel propos, sans lui donner le tems de le poursuivre. Oui, Monsieur, lui dis-je, je vois où vise votre belle doctrine. C'est-là le catéchisme que vous voulez m'apprendre; je l'appelle le catéchisme du diable & de l'infamie. Vous pouvez le goûter en libertin comme vous êtes. Il n'entrera jamais dans mes sentimens.

Alors je compris combien l'état de Comédienne, qui expose à converser avec des gens de cette espéce, comme avec d'autres moins dissolus, étoit dangereux pour une fille qui veut se conserver dans la sagesse, & je formai le projet d'en sortir. Cependant j'eus encore à lutter avec mon esprit pendant assez du tems, parce qu'il y restoit des impressions de ses discours artificieux, qui me rendoient encore un peu chancellante. Mais après les avoir repoussés pendant un tems, j'en ai été délivrée, & gra-

ces au ciel j'ai conservé ma foi bien entière. Il y paroît, dit la Farfalla, par le parti que vous avez pris; & c'est en vous l'ouvrage de la grace du Seigneur dont vous ne devez cesser de le benir. Elles se virent encore plusieurs fois, soit dans la maison de Madame Delaré, soit dans celle de la veuve; & enfin la Dame Parisienne ayant terminé ses affaires, elles se séparerent avec les protestations d'une amitié inviolable, en attendant que quelque nouveau coup de providence leur procurât la consolation de se revoir.

La Farfalla continuoit cependant ses exercices ordinaires avec la même fidélité que le premier jour qu'elle les avoit entrepris. Elle avoit la volonté droite, & ne se déguisoit point ses devoirs pour s'en épargner la peine par une fausse conscience. C'étoit le moyen de s'attirer de nouvelles graces du ciel, qui la faisoient croître en piété d'une manière si sensible, que la

veuve Rabotin ne mettoit plus de différence entre elle & sa Genevieve. Ma fille, disoit-elle à Madame Delaré, a toujours été pieuse ; mais la Cantinelli l'est bien aujourd'hui autant qu'elle. Je pense pourtant plus sérieusement que jamais à lui donner un mari, dit Madame Delaré, & le choix que j'ai à faire me donne quelquefois de la sollicitude. Vous sçavez qu'il n'est pas aisé de bien assortir un mariage ; sur-tout aujourd'hui que les jeunes gens ne se piquent guères de bonnes mœurs. Je crains de me tromper, & j'en aurois un regret infini si cela arrivoit, parce que je chéris beaucoup cette fille.

Je ne sçai Madame, dit la Rabotin, comment elle en recevra la proposition quand vous la lui ferez. Elle ne me paroît nullement y avoir du penchant, fuyant le monde comme elle fait, négligeant de se parer, & ne parlant jamais de rien qui se ressente de l'esprit du siécle. Elle aime à garder la

maiſon, ou bien elle eſt à l'Egliſe avec mes filles, qu'elle aime autant que ſi le ſang les lui avoit liées. Voilà qui eſt au mieux, dit Madame Delaré ; mais il convient pour ſon avantage de lui donner un état plus fixe. Nous pouvons mourir. Je lui manquerai ; vos filles ne vous auront plus. Elles ſe ſoutiendront par leur vertu ; mais Cantinelli demeurera-t-elle toujours avec elles ? Son âge & ſa bonne complexion nous font préſumer qu'elle peut vivre longtems, ſauf les cas que Dieu ſeul connoît. L'expérience nous apprend aſſez que dans une longue ſuite d'années il peut arriver des évenemens qui font changer la volonté. Il vaut bien mieux que pendant que nous vivons nous prenions pour ſon plus grand avantage, des ſûretés contre l'inconſtance, à laquelle toute créature eſt ſujette. Nous ne nous propoſons qu'une bonne fin ; j'eſpére que Dieu benira notre prévoyance.

D'ailleurs

D'ailleurs Cantinelli ne doute point de mon amitié, & elle ſçait combien j'ai ſes intérêts à cœur. Je ne doute point que quand je lui propoſerai un parti de mon choix, elle ne l'accepte avec docilité.

Elle le doit, répondit la veuve; & dût-elle avoir formé le deſſein de demeurer comme elle eſt, je ſuis perſuadée qu'elle ſoumettra aveuglement ſes lumières aux vôtres. Ne lui parlez pourtant pas de ceci, ajouta Madame Delaré, il n'en eſt pas encore tems. Laiſſez-moi bien chercher; à la fin je trouverai quelqu'un qui lui convienne, & alors nous conclurrons tout.

Tandis que cette Dame travailloit pour l'avantage de la Farfalla, elle-même continuoit de mériter auprès de Dieu une protection ſpéciale de ſa bonté par ſes prières & par le fruit qu'elle retiroit des Sacremens. Elle prioit avec un reſpect & une dévotion tendre, qui couloit du fond de

son cœur. Cela paroissoit par le goût que son ame y trouvoit, & par la modestie extérieure dont elle les accompagnoit. Le tems qu'elle y employoit ne lui paroissoit jamais long. Les Dimanches & les Fêtes se passoient à y vaquer, ou à entendre la parole de Dieu, ou en d'autres exercices de dévotion. Elle approchoit des Sacremens avec le même respect dont son ame étoit pénétrée dans la prière. Ses confessions étoient accompagnées d'un sincère regret de ses fautes. Le souvenir de celles dont elle se sentoit coupable dans sa vie passée, aidoit à l'y exciter plus vivement. Elle les comparoit avec la bonté infinie de Dieu, qui l'avoit attendue à pénitence, & lui avoit fait éprouver si sensiblement les effets de sa miséricorde. Cette considération la touchoit profondement, & lui faisoit souvent répandre des larmes, en déclarant dans le sacré tribunal ses fautes journalières,

qui étoient peu considérables.

La communion ranimoit sa ferveur. Elle y participoit toute pénétrée de son indignité, & dans l'étonnement qu'un Dieu si saint daignât visiter son ame, qui lui avoit été si long-tems infidéle. Plus elle entroit dans cette considération, plus aussi son cœur s'enflammoit dans des sentimens d'humilité, d'amour & de reconnoissance. Son Confesseur étoit beaucoup attentif à lui en faire retirer les fruits que Dieu accorde aux ames bien préparées, & il avoit la consolation de voir que ses pieuses dispositions, & son progrès dans le bien répondoient à ses vues.

Qui eût pensé qu'une fille qui avoit quitté le Théâtre depuis si peu de tems ; car il n'y avoit pas quinze mois, eût si-tôt acquis tant de vertus ? Mais en changeant d'état elle avoit embrassé le parti de la dévotion avec la volonté de ne rien refuser à Dieu. Elle lui avoit

abandonné toutes les affections de ſon cœur ; & la première fois qu'elle ſe préſenta à ſon Curé, elle lui dit : Monſieur, je vous conjure de me mettre dans la voie de mon ſalut. Je ſuis déterminée à y marcher tout de bon. Ne me cachez rien de ce que Dieu demande de moi, & ſoyez perſuadé que ma docilité égalera la confiance avec laquelle je vous rends le dépoſitaire de ma conſcience.

Cependant Madame Delaré ne perdoit pas ſon deſſein de vue. Après avoir beaucoup roulé dans ſon eſprit les moyens d'y réuſſir, & avoir jetté les yeux, tantôt ſur un ſujet & tantôt ſur d'autres, elle crut d'en avoir trouvé un très-convenable, en la perſonne d'un parfumeur accrédité dans Dijon, appellé Loranger, généralement reconnu pour un très-bon Chrétien, & par conſéquent pour un très-honnête homme. Il étoit âgé de près de quarante ans, & avoit reſté veuf d'une femme qu'il avoit

rendue fort heureuse, & qui de son côté l'avoit si bien mérité par son excellente conduite, qu'après deux ans qu'elle étoit morte, il n'avoit pu encore s'en consoler. Il ne lui restoit de son mariage qu'une fille de trois ans. Deux autres enfans qu'il en avoit eu étant morts avant qu'ils fussent parvenus au même âge. Ce fut donc sur lui que Madame Delaré fixa ses vues, & elle prit son tems pour lui en parler, dans la crainte qu'on ne le prévint pour quelqu'autre fille.

Le moment que cette Dame choisit lui réussit. Loranger ne connoissoit la Farfalla que de vue, l'ayant souvent rencontrée à l'Eglise avec la veuve Rabotin & ses filles, & ayant jugé favorablement de sa vertu par sa modestie édifiante. Il avoit même eu la pensée, qu'une personne qui lui paroissoit si pieuse feroit fort bien dans son menage; mais ce n'avoit été qu'une première idée, qui s'étoit aussi-

tôt effacée de son esprit. Cela pourtant vint à propos pour lui faire goûter la proposition de Madame Delaré, lorsqu'elle lui en fit l'ouverture. Mais cette Dame lui ayant fait entendre qu'elle avoit paru sur le Théâtre, Loranger ouvrit de grands yeux, & fit à-peu-près comme la Rabotin, quand elle lui proposa de la recevoir dans sa maison.

Quoiqu'elle ait été Comédienne, lui dit Madame Delaré, elle s'est conservée au milieu des dangers de cet état, par la sagesse dont elle s'est toujours piquée. Elle avoit des sentimens d'honneur, & s'y est fort bien soutenue. Sa conversion a été sincère, & sa piété des plus solides : vous pouvez juger par-là de son bon esprit & de son bon cœur. D'ailleurs elle aime le travail, & n'est jamais oisive. Sa dévotion n'est pas comme celle de tant de filles, qui, sous prétexte de vaquer à la prière, négligent trop l'ouvrage.

Elle place tout à propos, priant quand il le faut, & travaillant auſſi quand il le faut. Elle ne connoît perſonne dans la ville, & n'a d'autres amies que les filles de la Rabotin, chez qui elle demeure, & dont vous connoiſſez le mérite. Prenez chez elle les informations que vous jugerez néceſſaires pour vous raſſurer. Elle l'a tous les jours ſous ſes yeux, & perſonne ne peut mieux être garant qu'elle de ſa bonne conduite. Mais ce qui doit vous y confirmer davantage, c'eſt ſon éloignement du monde & des vanités, & la retraite qu'elle garde, & qui eſt bien étroite, ſans qu'elle en ait jamais témoigné de l'ennui.

Vous avez connu, Madame, le mérite de la femme que j'ai perdu, répondit Loranger. Depuis ſa mort on m'en a propoſé pluſieurs; mais la difficulté d'en trouver une qui l'égalât, m'a toujours empêché d'entendre aucune propoſition. J'ai vu pluſieurs fois dans l'Egliſe

la fille dont vous me faites l'honneur de me parler, & je la reconnois à la piété dont vous m'assurez, & aux filles de la Rabotin avec qui je l'ai toujours rencontrée. Je vous avoue que j'ai pensé quelquefois à son sujet, que si je faisois tant que de convoler à de secondes nôces, je voudrois faire choix d'une personne comme elle; mais n'étant point déterminé à le faire, cette idée n'a pas passé de mon esprit jusques dans mon cœur.

Cela pourtant se rencontre assez bien, dit Madame Delaré: vous l'avez vue: vous voudriez choisir une fille comme elle si vous aviez à faire choix: je vous le propose. Il me paroît que nous nous raprochons. Pensez-y à loisir. Mais si vous en parlez à la veuve Rabotin, faites que cette fille n'en sçache rien, car je lui ai laissé ignorer jusqu'à présent que je songeois à la marier. Je ne sçai pas même si quand je viendrai à m'expliquer avec elle là-dessus,

je ne la trouverai pas d'un sentiment différent du mien. Elle n'a rien témoigné jusqu'à présent qui puisse me faire présumer qu'elle y pense. La veuve Rabotin n'en a non plus rien compris, quoiqu'elle soit à portée plus que moi de le connoître. Cette précaution m'est nécessaire. Faites vos réflexions à loisir. Prenez les informations que vous jugerez à propos, & selon la prudence que je vous connois. Consultez vos affaires ; consultez votre cœur ; mais avant tout consultez Dieu, après quoi nous en parlerons encore.

Loranger ne parut qu'après un mois chez Madame Delaré ; il avoit pris ce tems pour réflechir mûrement sur ce qu'il avoit à faire. Dans cet intervalle la veuve Rabotin vint la voir, & elle lui demanda si personne ne lui avoit parlé de la Cantinelli ; & sur la réponse que la veuve lui fit, qu'on ne lui en avoit rien dit, elle ne s'expliqua pas davantage & atten-

dit. Enfin Loranger s'étant préſenté, elle l'introduiſit dans ſon cabinet, & voulut ſçavoir avant tout autre propos, quelles informations il avoit pris. Madame, répondit-il, je connois trop votre probité pour ne pas m'en rapporter à vous, touchant la fille que vous avez eu la bonté de me propoſer. Il y a long-tems que je ſuis dévoué à votre maiſon. Vous m'avez toujours honnoré de votre bienveillance ; pourroit-il tomber dans mon eſprit que dans une affaire auſſi eſſentielle que celle-ci, vous euſſiez ceſſé de prendre part à mes véritables intérêts, pour placer une fille avec qui je riſquerois de n'être pas auſſi heureux que je l'ai été avec ma première femme ?

Je ne me ſuis point preſſé juſqu'à préſent de faire un choix. Le ſouvenir de cette épouſe occupoit trop mon cœur pour penſer à une autre. Je crois que je la pleurerai long-tems, & qu'un nouvel en-

gagement ne rompra point le lien qui m'y tenoit attaché. Cependant, Madame, je m'en remets, à la bonté dont vous m'avez toujours honoré ; vous ſçavez qu'il me reſte une fille bien jeune. Je ne ſuis pas riche. La dernière maladie de ma femme m'a cauſé de grandes dépenſes ; car je n'ai rien épargné pour me la conſerver. Dieu a voulu l'appeller à ſoi. Il eſt le maître à qui tout doit obéir. Je vous préſenterai un état de mes biens. Vous ſçavez ce que peut avoir cette Demoiſelle. Vous jugerez par-là ſi nous pourrons ſoutenir, avec nos fonds & notre induſtrie, le poids d'une famille qui peut venir.

Ce fut une parole donnée. Madame Delaré l'entendoit ainſi, & Loranger ſe mit en devoir de la tenir en prenant des arrangemens domeſtiques : mais une fiévre inflammatoire dont la Farfalla fut attaquée lorſqu'on s'y attendoit le moins, faillit tout rom-

pre en la menaçant d'une mort prochaine. Le mal couva quelquetems, & la Farfalla, plus courageuſe qu'elle n'avoit de force, le regarda d'abord comme un mal qu'il falloit braver.

Il y avoit deux jours que ſa fiévre la rendoit languiſſante, quand tout à coup elle redoubla ſur le ſoir, & l'obligea de prévenir l'heure de ſe coucher. La veuve Rabotin, que l'expérience rendoit aſſez entendue, ayant perdu ſon mari & deux de ſes enfans d'une pareille maladie, y reconnut les mêmes ſymptômes, & s'allarma beaucoup. Elle ſe hâta le lendemain d'en informer Madame Delaré, qui ne put voir ſon projet renverſé par cet accident, ſans en être affligée. Le mal empira. Le délire ſurvint; & ce qu'on remarqua & qui édifia beaucoup, c'eſt que la Farfalla dans cet état ne parloit que du regret de ſes fautes paſſées & du déſir de ſervir Dieu. C'étoit un effet des

pieuſes diſpoſitions dans leſquelles depuis ſa converſion elle s'étoit toujours ſoutenue.

Elle profita du retour de la raiſon pour demander à ſe confeſſer & à recevoir le ſaint Viatique. La mort ne l'effrayoit point. Toute ſon attention rouloit ſur la reconnoiſſance qu'elle devoit à Dieu de l'avoir retirée du Théâtre, & de lui avoir donné le tems d'entreprendre une vie chrétienne. Rien ne fut plus édifiant que les ſentimens qu'elle témoigna quand le Curé vint la communier. Elle renouvella en la préſence de Jeſus-Chriſt les promeſſes de ſon baptême. Elle lui demanda pardon de ſes péchés avec une contrition qu'elle exprima autant par ſes larmes que par ſes paroles. Elle le remercia des graces ſans nombre qu'elle avoit reçu de ſa miſéricorde. Elle s'étendit ſur cet article, autant que la foibleſſe où la fiévre l'avoit réduite, pût le lui permettre, & il paroiſſoit aſſez

que c'étoit de tout ſon cœur. Elle fit à Dieu le ſacrifice de ſa vie, & s'abandonna entièrement à ſa divine volonté. Enfin elle prononça ces différens actes avec tant de dévotion, que tous ceux qui ſe trouvoient préſens en furent touchés, & la plûpart même juſqu'aux larmes.

Loranger fut de ce nombre: il s'étoit muni d'un flambeau à la ſuite du très-ſaint Sacrement; ce qui fit qu'il ſe trouva plus près du Curé quand il la communia en Viatique. Il l'entendit plus diſtinctement que les autres, & ces marques de piété qu'il reconnut en elle, la lui firent trouver plus digne de ſes regrets. Il s'en expliqua dans ces ſentimens à Madame Delaré. Si cette Demoiſelle meurt, lui dit-il, je me regarde comme veuf une ſeconde fois; & ſi Dieu daigne la conſerver, dût-on me préſenter la première Demoiſelle de la ville, je la refuſerois conſtamment, fallut-il même attendre

deux ans pour la voir parfaitement rétablie.

Elle le fut en moins de deux mois ; car depuis qu'elle eut eu le bonheur de recevoir le saint Viatique, la fiévre calma ; & après une convalescence de quelques semaines, elle reprit ses forces, & eut même plus d'embonpoint. Madame Delaré attendit encore quelque-tems pour renouer son dessein. Loranger le désiroit, il ne restoit plus qu'à en faire la première proposition à la fille, à qui on l'avoit laissé ignorer jusqu'alors.

Madame Delaré n'attendit pas sa visite ; elle la fit appeller, & se fermant avec elle dans son cabinet, ce qui l'étonna d'abord un peu, elle lui parla en ces termes : j'ai formé depuis long-tems un projet à votre avantage, dont votre maladie a arrêté l'exécution jusqu'à présent. Dieu vous a redonné la santé. Je vois même avec satisfaction qu'elle est devenue meilleure, cela me confirme dans

mes intentions, espérant que le Seigneur les aura agréables. J'ai pensé à vous marier, & j'ai trouvé pour cela quelqu'un qui paroît vous avoir été préparé de la main de Dieu.

La Farfalla rougit un peu à cette proposition ; & continuant d'écouter en silence, la Dame poursuivit ainsi : vous êtes dans un âge à prendre ce parti. J'ai voulu tout disposer du côté de celui que je vous ai choisi, avant que de vous en donner connoissance. Il ne reste que votre consentement. Ce que j'ai fait jusqu'à présent pour vous, doit vous faire présumer que je ne vise qu'à vous rendre heureuse. Je vous vois jeune ; je puis mourir bien-tôt ; vous m'avez vue dans un état où vous craigniez vous-même pour ma vie; je ne veux point vous laisser sans appui. L'honnête homme que je vous propose le sera ; & quand Dieu m'appellera à lui, j'aurai la consolation d'avoir rempli à votre égard

égard tout ce que la charité chrétienne m'a porté à faire.

Elle s'arrêta là pour lui donner lieu de répondre ; & la Farfalla ne le fit qu'en lui témoignant une soumission aveugle. La Dame très-satisfaite, lui dit : que l'homme qu'elle lui avoit choisi la connoissoit de vue ; qu'il avoit été témoin de ses bons sentimens, quand on lui avoit porté le saint Viatique dans sa maladie. Elle lui apprit sa profession, l'état de ses biens, & tout ce dont elle devoit être instruite. Il ne reste plus qu'à le voir vous-même. Vous viendrez avec la veuve Rabotin ; je le ferai avertir de se rendre ici dans le même tems, & nous mettrons la dernière main à cette affaire.

Ne trouveriez-vous pas à propos, Madame, dit la Farfalla, que Monsieur le Sécrétaire de l'Ambassadeur de Venise le fit sçavoir de ma part à ma sœur de Bergamo ? Il y a long-tems que je suis rentrée, comme vous sçavez,

dans ſes bonnes graces. Je ſuis perſuadée qu'en rempliſſant ce devoir, elle m'en ſçaura gré. Je me charge, mon enfant, de la commiſſion, lui répondit la Dame. Je loue votre prévoyance. Vous le marquerez vous-même à votre ſœur, & votre lettre partira avec la mienne.

Madame Delaré donna le lendemain avis de tout à la veuve Rabotin, qui lui conduiſit deux jours après la Farfalla. Elles y trouverent Loranger qui s'étoit déja rendu aux ordres de la Dame. La Farfalla ſe préſenta avec une modeſtie qui flatta encore plus le cœur de ſon futur époux. On y arrêta tout, & on prit jour pour le ſacrement.

Dans cet intervalle Loranger pria Madame Delaré de permettre qu'il vint préſenter dans ſa maiſon la jeune fille qu'il avoit eu de ſa première femme à la Farfalla ; car, lui dit-il, je n'oſerois aller chez elle, parce que la veu-

ve Rabotin n'a jamais permis qu'aucun homme abordât sa maison, à cause de ses grandes filles. Cette Dame l'agréa avec bonté, & la Farfalla, que la Rabotin conduisoit toujours depuis, donna tant de témoignage de tendresse à cette enfant, que Loranger put aisément augurer qu'elle la dédommageroit pleinement de la perte de sa mere.

En attendant qu'on fit les nôces, Madame Delaré donna des avis à la Farfalla sur la conduite qu'elle devoit garder dans son nouvel état. Je ne dois vous parler, lui dit-elle, que selon les maximes de la religion; & c'est en effet selon elle, & pour suivre la vocation du Seigneur, que vous devez vous y engager. Il ne faut point, mon enfant, que vous l'envisagiez selon l'esprit du monde; mais selon l'esprit de Dieu. Proposez-vous de vous y sanctifier, comme vous vous proposâtes de le faire quand vous quittâtes Paris pour vous

retirer ici. N'ayez point d'autre vue, & Dieu fera avec vous.

Vous aurez des devoirs à remplir, différens de ceux d'apréſent. Ils ſont en plus grand nombre & plus difficiles. Vous n'embraſſez pas un état plus doux que celui de fille, il s'en faut de beaucoup; mais vous paſſez dans un état plus pénible & plus laborieux. A préſent vous n'avez que vous-même à ſupporter; alors il faudra ſupporter le poids d'une famille, ſi Dieu vous en donne une, ou tout au moins l'humeur d'un mari, qui quoique d'un excellent caractère & fort bon Chrétien, peut avoir ſes inégalités & ſes momens fâcheux; parce que nous avons tous des défauts.

C'eſt donc là un premier devoir de vertu dans votre engagement prochain, de vous ſupporter réciproquement par la douceur & la patience. L'amour conjugal que Dieu vous ordonne doit vous y aider, comme l'amour de la paix

& de votre tranquilité. Il vous inſpire à ne repliquer jamais, quand même vous ſeriez portée à le faire indiſcrétement ; de ſçavoir endurer & ceder à propos, & de paſſer en ſilence ce que vous ne releveriez qu'aux dépens de cette douceur & de cette patience. C'eſt principalement en cédant qu'on poſſéde ſon ame en paix, & qu'on l'entretient dans ſa maiſon ; & alors Dieu y habite par ſa protection particulière, parce qu'il eſt un Dieu de paix. Je vous récommande ceci, mon enfant, comme un point capital ; car c'en eſt un, & l'on peut dire que ſi l'humeur fâcheuſe des hommes cauſe du trouble dans les familles, le caprice & l'opiniâtreté des femmes n'y contribue pas moins.

N'entreprenez rien de votre chef dans les affaires domeſtiques, & agiſſez toujours de concert avec votre mari ; ſecondez-le en tout, & conſolez-vous réciproquement dans vos peines. Vous devez par-

tager avec lui les peines de l'état, comme ſi vous n'êtiez tous les deux qu'une même perſonne, & être liés étroitement par l'accord des ſentimens, comme vous l'êtes par l'affection du cœur. Cette affection doit être ſincère, & non pas ſeulement apparente. Vous devez aimer celui que Dieu vous a donné, & vous en faire un point de conſcience, puiſque le ſacrement l'unit à vous. Vous devez joindre la déférence & le reſpect à l'amour, & régler ſi bien là-deſſus vos paroles & toute votre conduite, que vous le rendiez heureux, comme vous voulez être heureuſe vous-même.

Arrangez-vous ſelon vos moyens dans la dépenſe de la maiſon. Donnez-vous de garde de la vanité & des dépenſes inutiles. Soyez ſelon la médiocrité de votre état, & n'y ajoutez rien en folles parures. Vous vous déplaceriez. Vous ſeriez blâmée, & vous mériteriez de l'être. Si votre mari ſe

rapporte à vous entièrement pour le ménage, disposez les choses de façon que, sous prétexte d'épargne, vous ne le faissiez pas souffrir de son entretien. Vous devez œconomiser ; mais évitez de donner dans l'avarice. Les excès sont vicieux. Une femme prudente ne sçauroit être prodigue. Une femme avarieuse se fait haïr, & Dieu ne benit point son attache sordide. Je vous le répéte : réglez-vous sur vos facultés, & ne péchez à cet égard ni par excès ni par défaut.

Renfermez-vous toute dans vos soins domestiques, & employez toujours le tems utilement. Soyez diligente dès le matin ; cela influe sur le reste de la journée. Voyez tout par vous-même, & mettez la main à tout. Les yeux d'une mere de famille conservent tout dans l'ordre, & le bon ordre soutient la maison. S'il vous arrive quelque accident fâcheux, comme une perte ou une maladie, ne perdez

pas la patience, soyez soumise à Dieu. Cette vie est traversée par beaucoup d'évenemens qui mettent la patience à l'épreuve. Tout vient de Dieu excepté le péché; & comme la croix n'est point un péché, il faut l'envisager comme venant de Dieu, & l'accepter avec docilité & soumission d'esprit & de cœur.

Quand je vous recommande d'être à vos affaires domestiques, vous comprenez que vous devez supprimer les sorties inutiles de votre maison. En vous entretenant chez une voisine, vous manquerez chez vous, & il y aura toujours quelque chose qui souffrira. Vivez avec vos voisins en bonne intelligence: n'ayez aucun cas avec personne: mais le meilleur moyen d'y réussir, est de vous montrer peu & de rester chez vous. Il y a toujours dans une maison dequoi s'occuper; si on le néglige, on entend mal ses affaires & on est coupable.

Si

Si Dieu vous donne une famille, élevez-la dans sa crainte. Les parens doivent imiter, à l'égard de leurs enfans, les anges gardiens, dont le principal soin est de nous conduire à Dieu. Vous ne les recevez de sa main que pour les diriger vers lui; & étant destinez pour le ciel, vous devez concourir à les y conduire par la pieuse éducation que vous leur donnerez. La religion doit donc tenir chez vous le premier lieu; ensuite la vigilance pour le temporel; & vous comprenez dans quels détails cette vigilance doit entrer pour leur conservation, leur éducation, leur instruction, & tout ce que l'expérience vous apprendra. Agissez en un mot pour les bien élever, par religion & par amour maternel; tout est renfermé dans ces deux points; vous en ferez par-là des enfans de bénédiction, qui feront votre joie & votre consolation.

Je ne vous ai rien dit encore de

vos devoirs envers Dieu ; j'aurois du commencer par-là ; mais nous avons sa loi : réglez là-dessus votre conscience. Il y a des pratiques de dévotion que vous faites à présent, mais dont les affaires domestiques ne vous donneront pas le loisir de vous acquitter dans votre nouvel état. Voici là-dessus une régle générale, & qui pourra vous guider. Ce qui vous est commandé par la loi ne doit point être omis. La loi est pour tous, quelque état qu'on embrasse. Nous devons à Dieu l'amour de préférence, & au prochain l'amour pour Dieu, & ainsi du reste. Il n'est jamais permis aux femmes de mentir, ni de médire, &c. non plus qu'aux filles, ni à qui que ce soit.

Mais il y a des devoirs pour chaque état en particulier, & qu'il importe de connoître, & de ne pas confondre avec les devoirs d'un autre état. Ils doivent tenir le premier rang après la loi générale, & passer avant certaines pratiques

de dévotion, qu'on ne doit suivre qu'autant qu'elles ne sont pas un obstacle aux devoirs de l'état. Par exemple : c'est un acte de piété très-louable d'aller souvent à l'Eglise, soit pour y adorer le saint Sacrement, soit pour y faire l'oraison. Une fille qui a du tems pour cela, fait très-bien de suivre sa dévotion, & une Dame qui en a aussi le loisir, l'emploie mieux là qu'à sa toilette ; mais si une mere de famille, dont la présence est nécessaire dans sa maison pour régler son ménage, entreprenoit la même chose, & abandonnoit sa famille pour satisfaire sa dévotion, je penserois que c'est en elle une dévotion mal entendue, que Dieu n'approuve point, parce qu'elle est déplacée.

Le devoir de cette femme est de vaquer alors à ses affaires domestiques ; elle le doit dans la vue de Dieu, qui l'agréera autant qu'il agréeroit la piété d'une autre personne, dont les occupations moins

preſſantes lui permettroient de lui rendre de fréquentes adorations dans le lieu ſaint. Quand vous travaillez dans votre maiſon, offrez-le à Dieu, & il le recevra comme une prière. Le travail étant un devoir de votre état, il eſt dans l'ordre de la volonté de Dieu, & par conſéquent en le faiſant pour remplir ce devoir, il eſt digne de ſes complaiſances & de ſes récompenſes. J'ajoute que ceci contribue infiniment à entretenir la bonne intelligence qui doit régner entre une femme & ſon mari, à l'éducation d'une famille, & au ſoutien d'une maiſon. Ainſi Dieu eſt content; le mari l'eſt auſſi; la maiſon eſt bien gouvernée, & la conſcience eſt droite & ne reproche rien.

L'expérience que j'ai de l'état du mariage, m'autoriſe à vous donner ces avis. Vous ne ſçauriez vous en écarter ſans défaut, & en les ſuivant vous en éprouverez les bons effets. Vous pour-

rez toujours recourir à moi dans les cas où vous jugerez que mes conseils vous seront utiles. Votre docilité dans cette rencontre m'y oblige doublement. Vous vous en êtes rapportée à moi comme vous auriez pu le faire envers votre mere ; il est juste que je réponde à votre confiance par une attention scrupuleuse à tout ce qui vous intéressera.

La Farfalla, sentant dans ces expressions la bonté du cœur de sa bienfaitrice, n'y répondit que par les termes les plus forts de la reconnoissance dont elle étoit pénétrée. Je n'en ai point, lui dit-elle enfin, qui puissent répondre à ce que je sens dans mon ame ; mais si mes paroles n'y suffisent pas, je me conformerai si exactement aux avis que vous me faites la grace de me donner, que je me rendrai toujours plus digne de vos bontés & de votre protection.

Le mariage se fit sans dépenses inutiles. Loranger n'étoit point

natif de Dijon, & la Farfalla étoit Italienne. Il ne fut donc pas néceſſaire de convoquer des parens, ni de faire des feſtins ; & on ne l'apprit dans ſon voiſinage que par la publication qui s'en fit dans l'Egliſe. L'un & l'autre ne manquerent pas de s'y diſpoſer par la ſainte communion. La Farfalla prévint ce tems par une neuvaine qu'elle fit à la très-ſainte Vierge & à ſaint Joſeph, où elle demanda à Dieu par leur inteceſſion, la grace de n'entrer dans le mariage que ſelon ſa très-ſainte volonté, & d'en remplir toutes les obligations en femme parfaitement chrétienne. La veuve Rabotin joignit ſes prières aux ſiennes, & la veille du jour qu'elle devoit ſe rendre à l'Egliſe pour recevoir la bénédiction nuptiale du Curé, elle alla chez Madame Delaré, où ſe jettant à ſes pieds, elle lui dit : Madame, vous avez fait pour moi tout ce que ma mere auroit fait ſi elle avoit vécu ; agréez que je

vous demande votre bénédiction comme elle me l'auroit donnée. La Dame en fut touchée, & la lui donna avec tendreſſe. Elle le raconta quelque jours après à la Rabotin : je vous aſſure, ma bonne, lui dit-elle, que je trouve dans la Cantinelli un cœur bien reconnoiſſant : il eſt vrai que j'ai beaucoup fait pour elle ; mais de ſon côté elle a été ſi attentive à faire tout ce que la reconnoiſſance lui a inſpiré, que quand je l'ai vue venir ſe jetter à mes pieds pour me demander ma bénédiction, je me ſuis attendrie, & peu s'en eſt fallu que je n'aie pleuré.

Si vous ſçaviez, Madame, lui repondit la veuve, combien nous avons verſé de larmes avec mes filles quand elle a quitté la maiſon ! nous étions toutes inconſolables : ma Genevieve ne put rien manger ; la Roſaline ſe tenoit à un coin, & ſanglotoit à n'en pouvoir plus. J'aurois voulu qu'elle m'eût épargné la douleur de ſa

séparation, en partant sans rien dire; mais elle entra tout à coup dans la chambre où j'étois avec mes filles, & m'embrassant, son visage couvert de larmes, je ne pus arrêter les miennes. Mon cœur se serra, je tremblai, & Genevieve se jettant à son cou, n'eut pas la force de lui dire adieu, & se contenta de mêler ses larmes avec les siennes. Que ce moment, Madame, me fit souffrir! J'ai failli en être malade. La bonne conduite qu'elle a gardée chez moi, me la rendoit presqu'aussi chère que mes filles. Je la voyois toujours avec une nouvelle satisfaction; & en la quittant ç'a été autant que si on m'avoit arraché avec violence quelque chose qui tenoit fortement à mon cœur.

La Farfalla, devenue Mademoiselle Loranger, répondit pleinement à l'espérance de celui dont elle avoit pris le nom. Sa vie retirée dans la maison de la veuve Rabotin avoit caché une partie de

ſes bonnes qualités. Elles ſe déployerent dans ſon nouvel état, & annoncerent à ſon mari dès les premiers jours, qu'il avoit auſſi bien rencontré dans ſes ſecondes nôces que dans les premières. Après quelques devoirs de bienſéance qu'il fallut remplir auprès des voiſins, & de quelques perſonnes que Loranger ſervoit de ſa profeſſion, la Farfalla ſe tint renfermée chez ſoi. Là, toute occupée de ſes affaires domeſtiques, & pleine d'attention & de complaiſance pour ſon mari, elle devint un modéle à propoſer à toutes les femmes nouvellement mariées.

Elle gagna ſi bien par-là le cœur de ce mari, qu'il n'en parloit à Madame Delaré que par exclamations, & dans des tranſports de reconnoiſſance de lui avoir donné une ſi digne épouſe. Je n'ai plus rien à déſirer, lui diſoit-il, que ſa conſervation; & ſi je demande des graces pour moi à Dieu qui

me l'a choisie, je mets celle-là au nombre de celles qui m'intéressent de plus près ; d'autant plus que la voyant aussi pieuse qu'elle m'est utile, je ne doute point que sa vertu n'attire la bénédiction du ciel dans ma maison. En effet, la Farfalla ne perdit rien de ses sentimens de piété, & si les occupations de son état ne lui permirent pas de suivre les dévotions comme elle le pouvoit étant fille, elle sçavoit sanctifier ses occupations en s'en acquittant comme des devoirs qu'elle sçavoit que Dieu avoit agréables, puisque c'étoit dans la vue d'accomplir sa sainte volonté qu'elle les rempliſſoit.

C'étoit cette considération qui la conservoit dans une égalité d'esprit que Loranger admiroit & aimoit en elle. Il ne la voyoit jamais tomber dans l'impatience, ni montrer de l'humeur. S'il y avoit de la peine dans les soins domestiques, elle la prenoit en esprit

de pénitence, & la portoit avec douceur. Elle étoit arrangée dans sa conduite, & tout étoit en si bon ordre dans sa maison, qu'on n'y eût pas trouvé un petit meuble déplacé. Elle aimoit cet ordre & la propreté, & elle sympathisoit en cela avec son mari, comme en d'autres choses. Elle étoit toujours la première levée, & dès le matin elle prévoyoit, autant qu'il étoit à son pouvoir, ce qu'elle avoit à faire dans le jour. Par ce moyen tout se faisoit dans le tems propre, & avec adresse & diligence; ce qui lui fourniſſoit le moyen de faire beaucoup plus qu'une autre qui eût été moins arrangée; car rien n'y contribue davantage que d'user d'ordre dans ses opérations. Ainsi elle étoit toujours occupée, mais sans empressement; agissant successivement & avec tranquilité; faisant dans cette continuité réglée de ses actions, presque autant d'ouvrage que si elle y avoit emprunté le secours d'une autre.

Elle apprit de ſon mari tout ce qui concernoit ſon état, pour partager avec lui le travail, autant que les autres affaires du ménage le lui permettoient. Son aſſiduité à garder la maiſon, donnoit le moyen à Loranger de vaquer plus facilement à ce qu'il avoit à faire dans la ville. En agiſſant ainſi de concert, ils trouvoient leur avantage. Loranger ne faiſoit point de dépenſe inutile. La Farfalla ne lui demandoit rien qui fût hors de ſon état. Ils s'accordoient en tout pour l'utilité de la maiſon, y travaillant chacun de ſon côté avec les mêmes vues. C'étoit le moyen de proſpérer dans leur profeſſion, & ils y réuſſirent.

Loranger avoit une domeſtique avant ſon mariage, qu'il avoit chargée de ſa jeune fille, dont ſes occupations ne lui permettoient pas de prendre autant de ſoin qu'une mere l'auroit fait. La domeſtique avoit négligé cet enfant, comme il n'arrive que trop ſouvent aux

filles qui ſont en ſervice, lorſqu'on s'en repoſe trop ſur elles. L'entrée d'une nouvelle épouſe dans la maiſon lui déplut, & la trouvant dès les premiers jours trop vigilante à ſon gré, elle demanda ſon congé, & la veuve Rabotin la lui remplaça par une autre choiſie de ſa main, qu'on pouvoit appeller une fille d'élite.

Quoiqu'elle eût des qualités excellentes, la Farfalla ne crut pourtant pas devoir trop ſe repoſer ſur elle du ſoin de la petite Chriſtine, (c'étoit le nom de l'enfant dont nous parlons.) Je lui tiens lieu de mere, diſoit-elle; il eſt de mon devoir de l'aimer comme ſi je l'étois véritablement, & de m'appliquer avec la même attention à la bien élever, pour la dédommager par ma tendreſſe & par mes ſoins de la perte qu'elle a faite. Quand je conſidére, diſoit-elle encore, que cet enfant n'a point de mere, & qu'elle eſt en quelque façon à ma diſcrétion, j'en

ſuis touchée de compaſſion, & je ne pourrois pas ſoutenir les remords de ma conſcience, ſi elle me reprochoit de manquer tant ſoit peu à ſon égard ſous prétexte qu'elle n'eſt pas à moi. N'ai-je point pris la place de ſa propre mere, en épouſant ſon pere? Et ne dois-je pas plutôt me piquer de la bien élever & le faire avec amitié, puiſqu'elle eſt ſous ma dépendance! Quelle cruauté, ajoutoit-elle, dans une belle mere de ne faire ſentir que ſon autorité à des enfans, comme ſi Dieu ne les leur avoit confiés que pour eſſuyer ſa mauvaiſe humeur, ou ſon indifférence?

Ce fut dans ces ſentimens de charité & de probité, qu'elle ne mit point de différence entre la jeune Chriſtine, & les deux filles que Dieu lui donna dans la ſuite. Toutes eurent également part à ſon amour & à ſa ſollicitude, & toutes trouverent dans ſon cœur une place qui ne les diſtinguoit

point les unes des autres. Loranger ne put voir qu'avec un extrême contentement, l'attention que la Farfalla donnoit à cette enfant, le précieux gage qui lui reſtoit de ſa première épouſe. Autant que la mémoire de celle-ci lui étoit chère, autant avoit-il de la ſatisfaction que l'autre ſecondât ſa tendreſſe par la ſienne envers cette enfant. Il ne la voyoit jamais entre ſes bras lui donner des marques d'amitié, qu'il ne les regardât comme faites à lui-même. Auſſi ne s'oppoſoit-il jamais non plus qu'elle la redreſsât quand ſes défauts l'y obligeoient, parce que l'amitié qu'il connoiſſoit en elle le raſſuroit ſur la droiture de ſes intentions.

La Farfalla fit ſur la petite Chriſtine les eſſais de l'éducation qu'elle donna aux autres enfans dont Dieu benit ſon mariage, & ces eſſais lui réuſſirent parfaitement. Il fallut former en elle un ouvrage d'éducation, que la première

domeſtique à qui elle avoit été confiée, n'avoit pas même ébauché. La petite Chriſtine étoit pleureuſe, opiniâtre ; elle faiſoit la moue dès qu'on la reprenoit, & n'obéiſſoit que par contrainte. La Farfalla la mit peu-à-peu, par une douceur ménagée à propos, au point qu'elle la déſiroit, uſant auſſi quelquefois d'autorité ; mais n'en ſéparant jamais la charité. Il lui en couta à la vérité beaucoup d'attention & de patience ; mais la patience vient à bout de tout.

On vit peu-à-peu du changement dans cette enfant : elle commença à craindre & à aimer la maman : elle ſe laiſſa former avec plus de ſoupleſſe : l'âge amena encore mieux les ſentimens avec les premières lueurs du jugement ; & nous verrons dans la ſuite qu'elle réuſſit auſſi bien que ſes ſœurs du ſecond lit. Dieu donna à la Farfalla un garçon pour premier enfant, qui mit le comble à la joie de Loranger ; car il le déſiroit beaucoup.

coup. Il voulut qu'il portât son nom de baptême, qui étoit celui du digne époux de la très-sainte Vierge; mais ce nouveau garçon ne dimunua rien de la tendresse qu'il avoit pour la petite Christine, & il aima en bon pere de famille tous les enfans qu'il reçut de la main du Seigneur.

Tandis que la Farfalla portoit celui-ci dans son sein, elle ne manqua pas de l'offrir au Seigneur par avance, soit afin qu'il lui accordât la grace de le mettre heureusement au jour, soit afin qu'il en daignât faire un de ses serviteurs, ou une de ses servantes fidéles, si elle devoit accoucher d'une fille. Plus elle approchoit de son terme plus aussi elle recouroit à Dieu pour lui demander les mêmes graces; & enfin à peine eut-elle accouché, qu'elle réitéra intérieurement, en mere pleine de religion, l'offrande qu'elle lui en avoit faite.

Ses facultés lui permettoient

assez de prendre une nourrice pour son enfant ; mais elle voulut s'en charger seule, soit par tendresse, soit pour ne point l'exposer à contracter avec le lait d'une étrangère, des inclinations dont elle eût à se repentir dans la suite. Précaution excellente dans une mere, quand elle le peut, & dont elle sentoit toutes les conséquences. Elle eut en peu d'années deux filles après ce garçon, qu'elle nourrit également, & qui formerent toute sa famille. Il nous reste à présent à la voir gouverner son petit troupeau à mesure qu'il crut en âge, & le conduire sous ses yeux jusques à ce que chacun fût en état de choisir un parti ; car elle eut la consolation de le conserver, & de voir son garçon & ses filles placés avant sa mort convenablement & selon ses désirs. Nous avons dit que le garçon s'appelloit Joseph ; la première fille porta le nom de Marie, qui étoit celui de Madame Delaré, & que

cette Dame voulut lui donner en qualité de marraine, & la seconde celui d'Elisabeth. Nous le marquons ici pour ne rien confondre dans la suite de la narration.

La vie de la Farfalla étoit uniforme ; & si l'on en excepte le tems de ses grossesses, où elle étoit obligée d'user de ménagement, on la voyoit également appliquée à ses occupations domestiques, s'étant formée à la diligence, & à une vie de ménage & de travail. Le soin de ses enfans ajoutoit un surcroit à ce travail ; mais agissant par esprit de religion, & toujours avec un ordre admirable, elle pourvoyoit à tout, & rien ne souffroit dans sa maison par sa faute.

L'enfance de son garçon se passa toujours sous ses yeux, de même que celle de ses filles. Elle leur apprit les premiers élemens de la doctrine chrétienne, & tout ce qu'on doit inspirer aux enfans pour les porter de bonne heure à haïr

le péché, à craindre & à aimer Dieu. Elle leur montra à lire, & remit enfin à son pere, dont la piété lui étoit connue, la conduite du garçon pour le surveiller plus particulièrement ; mais les filles furent toujours à ses côtés, ne les perdant jamais de vue.

Il y avoit à son voisinage un excellent maître d'école appellé Monsieur Supin, Grammairien fort entendu ; mais qui excelloit particulièrement à conserver les enfans dans l'innocence des mœurs, & dans la piété dont il étoit lui-même un grand modéle. Ce parfait chrétien ne se chargeoit point au hazard des enfans, de peur d'en introduire quelqu'un dans son école qui détruisit par sa contagion ce qui lui coutoit tant de former dans ses éléves : & c'étoit pour cette même raison que les peres qui avoient de la religion, ambitionnoient ses soins pour leurs enfans, & qu'il en avoit toujours un

nombre suffisant pour l'occuper beaucoup.

Il se chargea du petit Joseph à la prière de son pere, & lui promit de le traiter en bon voisin en le plaçant toujours à son côté. L'enfant avoit tout le caractère de son pere. Il étoit doux, docile & plus sérieux que porté à badiner, comme son âge l'en auroit rendu assez excusable. Il avoit la mémoire heureuse, & concevoit aisément ce qu'on lui disoit; de sorte qu'avec ces dispositions il avança plus que bien d'autres, n'étant pas d'ailleurs dissipé, & n'ayant pour son plus grand plaisir que celui de la chapelle qu'il ornoit avec ses sœurs, où il imitoit les Prêtres dans les cérémonies de la Messe, & prêchoit quelquefois à sa façon, comme il le voyoit faire dans l'Eglise.

C'étoit-là les sujets de leur innocente joie, que leurs parens avoient soin d'entretenir en leur fourniſſant toutes les petites dé-

corations qui leur rendoient leur chapelle plus agréable ; ainſi le petit Joſeph ne connoiſſoit que ſa maiſon & l'école, & n'avoit d'autre amuſement que celui de ſa chapelle. Il n'en falloit pas davantage pour le garantir du mauvais exemple des autres enfans. Monſieur Supin l'avoit preſque tout le jour avec lui dans ſa maiſon. Il ne s'occupoit après ſes études que de choſes innocentes ; & les Dimanches & les Fêtes ſon pere l'avoit en ſa compagnie.

Il fallut enfin le faire paſſer de l'école au collége ; & ce fut un grand ſouci pour ſes parens. La Farfalla en parla à Madame Delaré pour avoir ſon avis. J'ai conſervé, lui dit-elle, mon enfant juſqu'à préſent dans l'innocence. L'école de Monſieur Supin eſt autant une école de piété que d'étude : mais on m'a dit qu'il étoit tems de l'envoyer au collége ; & comme il y a là un grand nombre d'enfans de différens caractères,

je crains qu'il n'y lie amitié avec quelque écolier qui ſoit méchant & qui me le gâte. Mon mari me dit bien qu'il faut qu'il pourſuive ſes études. Je le déſire autant que lui ; car je ne veux rien omettre de ce qui peut contribuer à ſon éducation : mais la religion & la piété doivent tenir le premier rang, & je mourrois de regret, ſi cet enfant venoit à prendre de mauvaiſes inclinations.

Vous avez raiſon, lui répondit la Dame, & vous ne ſçauriez prendre pour cela trop de précaution ; car ſi votre enfant ſe ſoutient dans les bonnes mœurs qu'il a eues juſqu'à préſent, il vous donnera toujours plus de conſolation par ſa docilité ; au lieu que s'il avoit le malheur de contracter de mauvaiſes habitudes, outre ce qu'il perdroit du côté de l'ame, il ne pourroit que vous cauſer du chagrin par ſa déſobéiſſance. Vous le verriez bien-tôt opiniâtre, emporté, indocile & ſans reſpect ni amour

pour ſes parens, ce qui ſeroit pour vous un ſujet continuel de douleur & de gémiſſement. Peu de parens font attention à l'importance de conſerver leurs enfans dans l'intégrité des mœurs. Ils les négligent de ce côté-là, pour tourner tous leurs ſoins à les élever ſelon l'eſprit du monde. Ils ne voyent pas qu'ils ſe préparent par-là de mortelles inquiétudes pour la ſuite. Auſſi Dieu permet que ne les ayant pas formés pour lui rendre la gloire qui lui eſt due, les ſuites funeſtes qui réſultent de cette omiſſion, tombent ſur eux-mêmes, par les chagrins que leur mauvaiſe conduite leur cauſe quand ils avancent en âge.

Mais je veux vous donner un moyen de mettre l'innocence de votre fils autant en ſûreté, que s'il continuoit d'aller chez Monſieur Supin. Je connois une Demoiſelle qui n'eſt pas loin de votre quartier, & qui a deux garçons de l'âge du vôtre, ou à-peu-près.

Elle

Elle les a confiés à un précepteur qui eſt très-ſage, & qui en prend tout le ſoin poſſible. Ces enfans profitent beaucoup ſous lui, & ſont fort bien réglés. Je prierai cette Demoiſelle de permettre que le vôtre aille en leur compagnie; d'autant mieux que le plus jeune va à la même claſſe où vous devez mettre votre fils, & que l'aîné n'eſt qu'à une claſſe plus haut. Le précepteur veillera ſur lui comme ſur les autres. Il le conduira & le ramenera du collége à la maiſon de cette Demoiſelle, d'où après qu'il aura fait ſon petit devoir, il ſe rendra en droiture chez vous, comme vous devez le lui récommander.

C'étoit un excellent conſeil; d'autant mieux que la Demoiſelle dont Madame Delaré lui parloit, eſtimoit beaucoup la Farfalla ſur la rélation que cette Dame lui avoit fait de la manière qu'elle conduiſoit ſa famille. Auſſi elle ſe prêta à tout ſans difficulté, donnant par-

là à ſes enfans un ami choiſi par la bonté du caractère, & qui pouvoit leur tenir lieu des autres amis, qu'ils n'auroient peut-être pas fréquentés ſans courir quelque danger pour leurs mœurs. La Farfalla fort ſatisfaite, s'acquitta auprès de cette Demoiſelle des devoirs de politeſſe que la reconnoiſſance exigeoit. Elle s'accorda avec le précepteur pour un honoraire raiſonnable, & le petit Joſeph continua avec ces ſages précautions d'être ſage lui-même autant que ſes parens le ſouhaitoient.

Sa ſollicitude pour ſes filles ne fut pas moindre; mais elle n'eut pas tant de précaution à prendre, parce qu'elle leur tenoit lieu de maîtreſſe, & qu'elle leur montroit par elle-même tout ce qu'il falloit qu'elles appriſſent dans leur état, ſoit pour la piété, la lecture & l'écriture, ſoit pour l'ouvrage. Chriſtine, plus âgée que ſes ſœurs, lui étoit d'un grand ſecours pour cela. A ſa neuvième année

elle l'aidoit auſſi beaucoup dans ce qui concernoit le ménage. La Farfalla commença dès-lors à recueillir les fruits de la bonne éducation qu'elle lui avoit donné, & elle pouvoit ſe repoſer ſur ſa vigilance & ſur ſon adreſſe d'une partie de ſes affaires domeſtiques. Elle lui donnoit ſes ordres dès le matin, ſans pourtant lui rien commander qui fût au-deſſus de ſes forces ou de ſa portée. Chriſtine s'y prêtoit de bon cœur, & la Farfalla y trouvoit un ſoulagement, qui lui procuroit le moyen de vaquer plus aiſément à d'autres affaires.

La prière du ſoir ſe faiſoit en commun dans la maiſon; la Farfalla étoit toujours matineuſe, faiſoit celle du matin à ſon particulier, mais elle ne manquoit point de s'aſſurer ſi Chriſtine avoit rempli ce devoir avec ſes ſœurs; car cette fonction lui étoit principalement récommandée. Elle avoit auſſi appris à ſes filles à reciter le cha-

pelet, soit pour leur inspirer la dévotion & la confiance envers la très-sainte Vierge, soit pour leur attirer des graces particulières de Jesus-Christ par sa puissante intercession. On admiroit encore comment elle les avoit élevées à être si modestes dans l'Eglise, qu'elles n'auroient pas osé y égarer la vue ni tourner la tête, quelque bruit qu'on eût fait.

La retenue de ses filles dans le lieu saint, étoit un sujet d'édification pour les personnes qui les voyoient. Elles étoient rangées sur une même ligne, Christine au milieu comme la plus grande, & leur mere derrière elles pour observer leur contenance. Il arriva même dans une rencontre, que quelques grandes filles s'étant placées à peu de distance d'elles avec deux jeunes hommes qui les accompagnoient, comme ceux-ci voulurent s'amuser à causer, une de ces filles leur fit signe de l'œil de se tenir dans le respect, en

leur faisant appercevoir la modestie de ces enfans, comme une leçon qu'ils devoient prendre pour eux-mêmes.

Ce fut dans ces excellentes pratiques que la Farfalla continua de soutenir ses enfans, jusqu'à un âge où les bonnes habitudes qu'ils avoient contracté depuis leur bas âge, lui en firent recueillir les fruits avec moins de peine. Son fils crut en vertu & en talens. Ses filles crurent en sagesse. Sa famille fut une famille de bénédiction. Mere heureuse de l'avoir élevée dans les principes de la religion. Elle éprouva que c'est elle seule qui fait le bonheur des parens dans leurs enfans, parce qu'avec la solide piété, tous les autres avantages se rencontrent, pour les couvrir de gloire devant Dieu & devant les hommes.

Nous avons dit plus haut que la Farfalla avoit donné avis de son mariage à sa sœur de Bergamo. Elle n'avoit pas manqué de lui en mar-

quer toutes les circonſtances qui pouvoient lui en rendre la nouvelle ſatisfaiſante. Elle avoit étalé dans ſa lettre les bontés de Madame Delaré ſa protectrice, le choix qu'elle tenoit de ſa main du digne époux qu'elle avoit pris, & de toutes ſes qualités eſtimables. Dans la ſuite, elle eut auſſi l'attention de lui apprendre combien elle ſe trouvoit heureuſe avec lui, & ſucceſſivement elle lui fit ſçavoir les enfans que Dieu lui avoit donné, les ſoins qu'elle prenoit de les bien élever, & comment elle avoit eu le bonheur d'y réuſſir.

Ces nouvelles toujours plus conſolantes, touchoient vivement le cœur de Cantinelli de Bergamo, & lui rendoient plus chère la Farfalla, qu'elle ne lui avoit cauſé de larmes par ſa première profeſſion. Elle en remercioit le Seigneur, & déſiroit beaucoup qu'il lui fît la grace de voir avant que de mourir une ſœur, qu'il avoit ren-

due par sa miséricorde si digne de son amitié. Elle répondoit dans les mêmes sentimens à ses lettres, & y déployoit toute la tendresse de son cœur. Aussi la Farfalla le méritoit-elle par le retour du sien; & si Cantinelli de Bergamo soupiroit après la consolation de la voir, celle-ci n'en avoit pas moins d'empressement. Mais l'éloignement ne lui faisoit envisager ce projet que comme un songe flateur, dont on se contente de se réjouir en idée sans espoir de réalité. Nous verrons pourtant dans la suite qu'il en fut tout autrement, & que Dieu voulut ajouter au plaisir de leur rélation, celui de vivre ensemble; ce qui mit le comble à leur bonheur.

Le retour de l'Ambassadeur de Venise à son païs, & de son Sécrétaire qui le suivit, interrompit pendant quelque-tems le cours de leurs lettres. Mais ce dernier, lié d'amitié avec le Sécrétaire qui vint le remplacer à Paris, lui récom-

manda les intérêts de la Farfalla, autant qu'il la pourroit ſervir, pour continuer à faire tenir ſes lettres à Bergamo. Cela ne put pas ſe faire ſi commodément que du tems du premier Sécrétaire. Le ſecond n'étoit pas de Bergamo comme lui, mais de la ville la plus voiſine ; & c'étoit en faiſant ce circuit pour parvenir à Bergamo, que les lettres étoient rendues plus tard ; mais c'étoit toujours fidélement. Ainſi les deux ſœurs continuerent à ſe donner réciproquement des marques de leur tendreſſe ; ce que la Farfalla prit grand ſoin d'entretenir, parce que l'eſprit de piété qui ſe faiſoit ſentir dans les lettres de ſa ſœur, conſoloient beaucoup ſon ame.

Elle ne manquoit pas de les communiquer à ſon mari pour l'entretenir dans l'idée avantageuſe qu'il avoit de ſa ſœur, & les traduiſoit auſſi à ſes filles à meſure qu'elles furent plus grandes, pour leur confirmer par la piété

de leur tante, le prix des excellentes leçons de sagesse qu'elle ne cessoit de leur donner. Mais tandis qu'elle les nourrissoit des maximes de la vertu par ses instructions salutaires, & que ses filles lui offroient un cœur si bien disposé pour les mettre à profit, leur docilité reveilloit de tems en tems dans son ame ce que sa mere avoit tâché d'y imprimer quand elle étoit jeune ; & considérant combien elle s'en étoit écartée, elle en gémissoit profondement à son particulier, & regretoit auprès de Dieu dans l'amertume de son cœur, la perte qu'elle avoit fait de ses premières années.

Mon Dieu ! disoit-elle un jour toute pénétrée de ces sentimens, dont elle s'occupoit en particulier ; mon Dieu ! que la sagesse de mes filles me couvre de confusion devant vous, quand je la compare avec ma conduite passée ? Ai-je merité de recevoir des enfans si dociles de vos mains, après avoir

eu le malheur de tant faire gémir mon pere & ma tante, & de les avoir fait mourir de douleur par mes égaremens ? Méritois-je une mere & des parens si pieux, & des enfans qui les imitent si fidélement, moi qui n'ayant eu en eux que de bons exemples, n'en ai donné que de très-mauvais. Effacez du livre de votre justice ces jours dont le souvenir me couvre de honte, & m'afflige infiniment le cœur. Ayez égard au regret que j'en ai ; mais plutôt, mon Seigneur, usez de votre miséricorde envers votre servante, qui s'humilie devant vous profondement, & qui ne désireroit rien tant que de pouvoir effacer par ses larmes, les tâches odieuses dont le péché a souillé tant de fois son ame pécheresse.

Ces sentimens de contrition l'occupoient souvent, & l'empêchoient d'appercevoir ses vertus, qui faisoient la consolation de son mari & l'édification de ses en-

fans. Elle se conservoit par-là dans une humilité sincère ; & quoiqu'elle ne dit pas dans sa maison tout le mal que cette vertu lui faisoit croire d'elle-même, son cœur le disoit à Dieu dans toutes ses peines, & sur-tout lorsqu'elle approchoit du sacrement de pénitence, pour mieux s'exciter à la componction. Mais dans un entretien qu'elle eut avec Madame Delaré, sur les bonnes espérances que lui donnoient ses filles pour la suite par leur docilité, elle ne put s'empêcher d'avouer à cette Dame, que si ses enfans lui donnoient tant de consolation, les retours qu'elle faisoit intérieurement sur ses premières années la balançoient beaucoup par la douleur qu'elle avoit d'en avoir si mal profité. Je loue Dieu sans cesse, disoit-elle, de m'avoir rendue si heureuse par la sagesse de mes filles ; mais quand je considére leur vertu, & que je me replie ensuite sur moi-même, je vois

qu'à leur âge je n'ai été qu'une libertine, & cela me pénétre d'un si vif regret, que je puis à peine me supporter. Je me trouve alors si laide en me contemplant à côté de ces enfans, qu'il faut que je détourne mes regards de dessus moi, & les tournant de leur côté, je dis à Dieu en soupirant, que si je ne l'ai pas glorifié comme je devois, je m'en console du moins en voyant que par sa miséricorde il est si bien glorifié en elles.

Ce fut le dernier entretien sur de pareils sujets qu'elle eut avec cette respectable Dame, qu'un accident d'apoplexie lui ravit quelques semaines après. La veuve Rabotin ne lui survécut guère non plus ; & en peu de tems la Farfalla fut privée de sa protectrice, & d'une amie qui l'avoit tendrement aimée depuis qu'elle l'avoit connue. Cette double perte, arrivée presque coup sur coup, l'affligea extrêmement. Elle mesura sa douleur sur les obligations

qu'elle leur avoit, & sur sa reconnoissance. En effet, nous avons vu qu'elle en avoit naturellement beaucoup, & combien son cœur étoit sensible aux bienfaits ; ce fut ce qui lui fit verser tant de larmes, qu'il sembloit qu'elle n'en vouloit plus arrêter le cours.

Madame Delaré ne méritoit pas seulement ses regrets, mais ceux de tout le monde Sa piété, son bon esprit, sa droiture, le bon ordre de sa maison, sa charité envers les pauvres, montroient en elle, par un rare & heureux assemblage, une Dame digne de tous les éloges. Les excellens avis qu'elle avoit donné à la Farfalla la veille de son mariage, étoient ceux qu'elle pratiquoit elle-même dans son état ; & une longue expérience des affaires du monde, & de la vie qu'on y doit mener en femme chrétienne, la mettoit en état de donner des leçons à toutes les personnes de son sexe. C'est ce qui lui avoit concilié une estime

ſi générale dans la ville, qu'on avoit fréquemment recours à ſes lumières dans les cas épineux, & que beaucoup de Dames la conſultoient avec une confiance, dans laquelle la ſolidité de ſes conſeils les confirmoit toujours. Auſſi on peut dire qu'à ſa mort le deuil fut général dans Dijon. Ses louanges étoient dans la bouche de toutes les perſonnes qui l'avoient connue. C'étoit ignorer le vrai mérite, que de ne pas pleurer à la mort de Madame Delaré.

Ses filles conſerverent toujours envers la Farfalla les ſentimens d'amitié qu'elle lui avoit témoigné juſqu'à la fin, & crurent devoir reſpecter en elle la bonté dont leur mere lui avoit donné tant de marques. Elles s'empreſſerent de lui faire compter un légat dont elle l'avoit favoriſée par ſon teſtament; & la Farfalla, toujours reconnoiſſante, mit au nombre de ſes devoirs d'être dévouée à cette famille juſqu'à la mort.

Elle ne le fut pas moins aux filles de la Rabotin, qui lui demeurerent toujours unies. Genevieve & Rosaline portoient quelquefois leur ouvrage dans sa maison pour avoir la satisfaction de s'entretenir avec elle, sans rien perdre de leur occupation, ni la détourner dans les siennes. Elles trouvoient un plaisir singulier à travailler en sa compagnie. Leurs entretiens étoient toujours en bien, & elle leur rappelloit quelquefois ce tems, où, avant son mariage, elles parloient des choses de Dieu, en travaillant ensemble dans leur maison, avec autant de piété qu'on pourroit le faire dans un Monastère de Religieuses. Vous souvenez-vous, leur disoit-elle aussi, quand votre mere nous racontoit les histoires des Saints, & qu'elle nous en faisoit un récit si touchant, que nous en étions toutes pénétrées de dévotion ? Comment elle nous parloit des personnes de piété qu'elle avoit connues ;

mais ſur-tout quand elle nous rapportoit les bons avis que Mademoiſelle Gabrielle lui avoit donné dans ſa jeuneſſe : elle ne pouvoit plus tarir, & nous l'écoutions avec un plaiſir toujours nouveau.

La mémoire de la perſonne dont la Farfalla parloit en cette occaſion, étoit en grande vénération dans Dijon. Elle étoit fille de condition, & s'appelloit Gabrielle de Vaqueton. Dieu l'avoit prévenue de ſes graces dès ſa plus tendre enfance. Ses grandes qualités l'avoient faite rechercher en mariage par pluſieurs perſonnages de conſidération ; mais décidée par le goût de ſa piété, elle n'y avoit voulu jamais entendre. Après la mort de ſes parens, elle ſe retira à ſon particulier pour vaquer dans une entière liberté à ſes pratiques de dévotion. Ses deux freres, le Marquis & le Chevalier, avoient pris le parti des armes, & étoient avancés dans le ſervice. Leur abſence

ſence de la maiſon avoit favoriſé ſa retraite, mais elle n'avoit rien changé en elle dans cette amitié étroite qui doit lier les freres aux ſœurs.

Mademoiſelle de Vaqueton joignoit la beauté du corps à celle de l'ame, qui ſe répandant ſur ſon viſage, y ajoutoit un air de gravité & de piété, qui la rendoit auſſi reſpectable que ſa douceur la faiſoit aimer. Toute occupée de ſa dévotion & du déſir de faire glorifier Dieu, ſa retraite n'étoit pas ſi fort étroite, qu'elle refusât de ſe rendre aux œuvres extérieures de zéle & de charité; mais elle ſe prêtoit à ces œuvres ſans rien perdre de ſon recueillement, y cherchant purement la gloire de Dieu & le bien du prochain, ſans s'y livrer par une préoccupation d'eſprit, qui auroit pu la diſtraire dans les exercices de la vie intérieure.

C'étoit des actes de vertu qu'elle avoit vu pratiquer en bien des

rencontres à cette respectable Demoiselle, ainsi que des instructions qu'elle en avoit reçu, que la veuve Rabotin prenoit plaisir d'entretenir ses filles, & la Farfalla les leur rappelloit avec la même satisfaction. Quant à ses filles, elles ne voulurent point changer d'état, & vécurent ensemble dans les maximes de sagesse que leur pieuse mere avoit imprimées dans leur cœur depuis leur enfance. Rosaline ne vécut point au-delà de quarante ans, & sa mort répondit à la vie qu'elle avoit menée. Genevieve pousſa sa vie plus loin, & dix ans au-delà de celle de la Farfalla. Filles infiniment fortunées, quoique dans un état de médiocrité! Elles y éprouverent que ce ne sont ni les grandeurs, ni les richesses, ni les plaisirs de la terre qui font le bonheur de la vie, & que la vertu seule est en possession de faire ce qu'on peut appeller les vrais heureux, parce qu'elle seule rassure

la conſcience devant Dieu, conſerve la paix de l'ame, fortifie le cœur contre l'adverſité, & le nourrit de l'eſpérance des biens à venir, dont la vérité, appuyée ſur celle de la parole de Dieu, eſt infiniment plus aſſurée que toutes les promeſſes du monde.

Les filles de la Farfalla croiſſant en âge ainſi qu'en mérite, & leur mere les ayant toujours conſervées dans la ſageſſe & la convenance de leur état, il ſe préſenta pluſieurs partis pour elles, ſur leſquels ſes parens eurent à choiſir. Plus elles avoient vécu retirées & dans la modeſtie de leur condition, plus on s'empreſſa de les demander en mariage. Les femmes plus ſenſées les déſiroient pour leurs garçons, jugeant avec raiſon qu'il ſeroit bien plus avantageux pour leur maiſon d'avoir des filles de ce caractère, que d'autres avec plus de bien, mais qui avoient l'eſprit du monde.

Ce fut dans cette vue qu'une

entre les autres, fit les plus vives instances auprès de la Farfalla pour avoir la préférence. Je ne m'attache pas, lui dit-elle, à ce que vous pourrez donner à votre aînée, que vous devez placer naturellement avant sa cadette ; mon fils a de quoi y suppléer avec avantage. Votre fille sera aimée, chérie, respectée chez nous autant que vous pouvez le désirer. J'aspire à votre alliance pour ma consolation & le bonheur de ma maison. Votre Marie sera elle seule un trésor pour nous. Tout ce que vous ajouteriez en dot, nous l'ambitionnons moins que ses qualités personnelles, que nous prisons plus que tout le bien du monde.

Ce fut en effet cette femme qui l'emporta sur les autres. La Farfalla ne pressa rien, & voulut avant que de tout conclurre, être instruite à plein, pour ne point donner lieu à des regrets dans la suite. Elle vit enfin,

après avoir tout examiné, que sa fille seroit placée au mieux, & tout se fit dans les régles que la probité des parens de part & d'autre avoient désiré.

Après ce premier établissement, on réserva à Elisabeth pour époux un jeune homme de la profession de son pere, dont le mérite étoit connu à la Farfalla, parce qu'il avoit appris le même métier dans sa maison pendant un an. Ce garçon avoit depuis dressé une boutique de parfumeur dans Dijon, où sa bonne conduite l'avoit rendu recommandable dans l'esprit de grand nombre d'honnêtes gens. Il étoit de Paris; mais ses parens lui avoient permis de se fixer à Dijon, où son négoce prospéroit. Il fut trouvé digne d'Elisabeth par la Farfalla & son mari, & le consentement étant venu de Paris, tout fut disposé pour ce second mariage, qui laissa la Farfalla avec Loranger & son garçon.

On avoit déja pourvu à la fille du premier lit par un mariage non moins afforti que celui des autres filles. La Farfalla avoit pris à ſon égard les mêmes précautions pour la rendre auſſi heureuſe que les autres, & avoit rempli envers elle, outre les loix de la religion & de l'équité, ce qu'elle devoit aux inclinations de ſon mari & à la mémoire de la mere de la fille, & enfin ce que la tendreſſe d'un cœur tel que le ſien lui avoit inſpiré. Conduite à propoſer à toutes les belles meres, en qui la juſtice & la charité exigent que par leurs ſoins maternels, elles dédommagent ſi bien les enfans de la perte de leurs meres, qu'ils ayent moins de ſujet de les regretter, en éprouvant ſous leur dépendance autant d'avantages qu'elles en ont perdu.

Si la Farfalla n'eut pas à ſe répentir d'avoir placé ſes filles, par les ſuites heureuſes qu'eurent

leurs mariages, ils ne laiſſerent pourtant pas que de lui cauſer de grandes ſollicitudes lorſqu'elle les traitoit, car le ſoin qu'elle y prit la fatigua ſi fort, que ſa ſanté en fut derangée durant un mois ; mais ce fut ſans ſuite plus fâcheuſe. Il lui reſta pourtant un fond de triſteſſe, de n'avoir plus auprès d'elle des filles qu'elle aimoit tant, & dont le mérite les lui rendoit doublement chéres. Leur ſéparation lui repréſentoit ſa maiſon comme un déſert, auquel elle ne pouvoit pas s'accoutumer. Elle en pleuroit quelquefois par un effet de la tendreſſe naturelle, & ne trouvoit point de moyen de dilater ſon cœur, qu'en voyant fréquemment ſes filles dans leur maiſon, ou en les appellant dans la ſienne.

La ſoumiſſion à la volonté de Dieu diſſipa inſenſiblement cette tendreſſe, qu'elle ſe reprochoit ſouvent comme peu conforme à la piété dont elle faiſoit profeſ-

sion. Je devois, disoit-elle à Loranger qui tâchoit de la consoler, je devois bien m'attendre à être privée tôt ou tard de la compagnie de mes filles ; mais leur séparation est pour moi un sujet d'affliction que tout me présente. Si j'entre dans l'appartement qu'elles occupoient, je ne puis retenir mes larmes, ne les y trouvant plus. Dès que je m'éveille, je pense d'abord que je leur commandois autrefois telle & telle chose, & que cela n'est plus ainsi. Lorsque j'entre dans l'endroit de la maison où elles travailloient ensemble, c'est pour moi comme un deuil dont je me couvre. Quand Marie me quitta, Elisabeth me tint sa place en partie. Je souffrois pourtant dans mon ame ; mais à présent qu'elles manquent toutes les deux ici, je sens plus que jamais que je suis mere, & mon cœur en est déchiré de douleur. Je l'offre à Dieu en expiation de mes péchés ; je

je lui en fais le sacrifice, je lui demande une parfaite soumission. Mais il est des momens où ma tendresse prend le dessus, je n'écoute plus qu'elle. Je pleure, je pleure sans pouvoir m'en défendre. Encore un coup, je sens que je suis mere.

Loranger récommanda à ses filles de la venir voir souvent pour l'aider par leur présence à bannir cette mélancolie ; mais sa piété y réussit mieux, & enfin elle reprit la tranquillité de son esprit. Ce fut là une épreuve que Dieu permit qu'elle eut, & par laquelle il la disposa à une seconde qui fut bien affligeante. Mais elle la soutint avec un sentiment de religion, que son mari, qui en eut aussi besoin, admira, & qui l'aida par son exemple à pratiquer cette soumission aux ordres de la providence que Dieu exigeoit de lui comme d'elle.

Marie mit dans son tems un fils au monde, qui combla les vœux

de ſon mari & ceux de toute la parenté. Mais Eliſabeth eut le malheur de perdre la vie en la donnant à ſon premier enfant, qui mourut après avoir été ondoyé. Que de larmes ne verſerent pas Loranger & ſa femme dans un accident ſi peu attendu! car elle avoit d'abord paru accoucher heureuſement; mais les ſuites fâcheuſes en furent promptes & mortelles. Dans cette terrible extrêmité, la Farfalla s'élevant avec générosité au-deſſus d'elle-même, & oubliant qu'elle étoit mere, pour ne penſer qu'à ſa dépendance de Dieu en qualité de créature, elle lui dit, quoiqu'en verſant un torrent de larmes: Vous êtes mon Dieu & mon maître dont je dois adorer les deſſeins. Vous avez droit ſur notre vie. Je me ſoumets à votre volonté. Confirmez-moi dans cette ſoumiſſion, & ſauvez-moi de la tentation.

Cette mort quoiqu'arrivée preſque ſubitement, ne fut pas im-

prévue pour Eliſabeth, qui avoit vécu ſi chrétiennement juſqu'alors. Elle n'eut pas beſoin de s'y préparer ; ſon cœur l'étoit aſſez par la régularité de ſa vie. Elle en fit le ſacrifice à Dieu, ſe confeſſa & expira entre les bras de ſa mere déſolée, qu'elle tâcha de conſoler, en lui diſant de ceſſer de s'affliger, puiſqu'elle alloit voir Dieu, pour qui ſeul elle avoit voulu vivre. Ces paroles prononcées d'une voix mourante, demeurerent gravées profondement dans le cœur de la Farfalla. Elle les répétoit ſouvent dans la ſuite en parlant de ſa fille Eliſabeth. Je ſçavois, diſoit-elle, qu'elle étoit fort ſage ; mais lorſque n'ayant plus qu'un ſouffle de vie, elle me dit de n'avoir voulu vivre que pour Dieu, & que je vis qu'elle alloit à lui avec tant de confiance & ſans regretter la vie, quoiqu'elle fût encore ſi jeune, je reconnus encore plus de vertu en elle que je n'en avois jamais compris, & cela

m'aida beaucoup à me soumettre à la volonté de Dieu.

L'enfant de Marie mourut aussi, ce qui fut un nouveau sujet d'affliction pour la Farfalla. Mais Dieu lui en donna un autre, & ensuite une fille qui formerent sa famille. La Farfalla avoit été trop heureuse jusqu'alors par la satisfaction que la sagesse de ses filles lui avoit causées, & par leur mariage qui lui avoient si bien réussi. Il falloit que la tribulation l'éprouvât, & qu'elle acquit la couronne réservée à la patience chrétienne, comme elle avoit mérité celle d'avoir élevé ses enfans si chrétiennement.

Mais pour mettre ici comme sous les yeux toute sa famille; après le décès de sa fille Elisabeth qui mourut de ses premières couches, il lui resta la fille du premier lit qui avoit trois garçons, & sa fille Marie qui eut un garçon & une fille. Ainsi la Farfalla se trouva par-là grand-mere de plusieurs

enfans, & n'eut pas moins d'amitié pour les trois garçons de la fille dont elle étoit belle-mere, que pour ceux de Marie sa propre fille. Tous ces enfans participoient à son bon cœur, & elle les recevoit avec les mêmes témoignages de tendresse. C'étoit une fête pour eux quand leurs parens les menoient à leur chère grand-mere, qui les combloit tous de caresses, & leur faisoit toujours quelque présent proportionné à leur âge.

Il étoit tems d'établir son fils, mais il ne s'agissoit pas de moins, que d'introduire dans la maison une bru, dont le caractère pacifique conservât la bonne harmonie qui y avoit regné jusqu'alors, & qui par sa vertu & ses talens secondât la piété de son fils, & soutint les affaires domestiques dans le bon état où elles étoient. Le mérite de celui-ci étoit trop connu pour n'être pas recherché; mais dans le nombre des filles sur lesquelles la Farfalla jettoit les

yeux, elle trouvoit toujours quelque difficulté qui l'arrêtoit, & qui rédoubloit ſes ſollicitudes. Elle prioit beaucoup. Son mari, avec qui elle agiſſoit de concert, le faiſoit auſſi, & Loranger le fils, qui prioit également, ſe repoſa à plein ſur eux du choix de celle que Dieu lui deſtinoit, & dont il étoit perſuadé qu'il connoîtroit les ordres par la volonté de ſes parens.

Jamais fils plus docile que le leur aux vues qu'ils eurent dans ce deſſein critique, & dont ſon bonheur dépendoit en quelque façon durant ſa vie. Car une épouſe de mérite eſt un bien inapréciable pour un homme qui penſe ſenſément. Loranger le fils avoit vingt-huit ans ; il n'avoit jamais parlé à ſes parens de le marier. Il avoit laiſſé ce ſoin à leur amour pour lui, & avoit toujours travaillé pour eux & pour ſes ſœurs dans la maiſon, avec autant d'application que s'il ne l'avoit fait que

pour ſes propres intérêts. Dieu benit ſa ſage conduite, & préſenta à ſes parens comme de ſa main, par la rencontre la plus heureuſe, une fille que la Farfalla ne vit pas plutôt, que ſon cœur lui dit que c'étoit celle que le ciel avoit fait naître pour ſon fils.

Parlant un jour avec la fille aînée de la Rabotin ſur ce ſujet, qui la préoccupoit beaucoup, & ne ſçachant encore ſur qui jetter les yeux, elle lui dit qu'elle connoiſſoit une fille fort ſage, & qui pourroit bien lui convenir, tant pour ſon mérite perſonnel que pour celui de ſes parens, dont la famille étoit auſſi très-honnête. La Farfalla déſira d'avoir occaſion de la voir, & s'informa ſecretement de ce qui lui importoit de ſçavoir pour faire une alliance convenable. Elle ſçut à qui s'adreſſer, & fut ſervie au mieux. Tout fut conduit avec prudence, & les rélations qu'on lui fit furent auſſi avantageuſes qu'elle le ſouhaitoit.

Cela fixa ſes vues, & après des inſinuations qu'elle fit parvenir aux parens de la fille, elle ajouta avec ſon mari les démarches qui convenoient. A la première propoſition que la perſonne qui s'entremettoit pour cela fit aux parens de la fille, tout fut bien reçu. La mere connoiſſoit Loranger & ſon fils de réputation. Elle eſtimoit beaucoup auſſi la Farfalla, dont elle avoit oui propoſer plus d'une fois l'exemple pour l'éducation d'une famille. On ne penſa qu'à conduire la négociation à ſa fin; & quand Loranger & ſa femme ſe préſenterent, ils furent accueillis des parens par les témoignages les plus ſincères & les plus expreſſifs de leurs déſirs & de leur bonne volonté.

La fille s'appelloit Sophie, & le nom de ſon pere, qui s'appelloit Anodin, répondoit à la douceur de ſon caractère. Elle ajouta, en entrant dans la maiſon de Loranger, l'odeur de ſes vertus à celle

de la profession de son époux. Elle l'embauma par ses mérites plus qu'elle ne l'étoit par les parfums qu'on y préparoit. La Farfalla parut n'avoir plus rien à désirer après la réussite d'un établissement si bien assorti pour son fils. Mais ce qu'on doit remarquer ici plus que toute autre chose, c'est que ce fils docile jusqu'à la fin, ne répondit jamais aux premières propositions que lui en firent ses parens, que pour leur marquer sa soumission aveugle au choix qu'ils faisoient pour lui. Excellentes dispositions dans un enfant qui a le cœur bien placé. Les parens de celui-ci recueillirent par sa docilité le fruit de l'éducation chrétienne qu'ils lui avoient donnée, & instruisirent par leur expérience les peres & les meres de celle qu'ils doivent donner à leurs enfans, s'ils veulent s'épargner des sujets de chagrins dans la suite, & n'avoir d'eux que des sujets de consolation.

Dieu benit ce mariage par la fécondité de Sophie ; elle eut ſucceſſivement trois garçons & deux filles, dont l'un des garçons fut Prêtre, l'autre Religieux, & l'aîné ſoutint la maiſon dans la ſuite ; & les deux filles entrerent en religion. Ainſi la Farfalla vit ſous ſes yeux avant que de mourir, une nombreuſe poſtérité, ſoit de ſon garçon, ſoit de ſa fille Marie, ſoit de celle que ſon mari avoit eu de ſa première femme ; & à méſure que ce troupeau de bénédiction crut en âge, elle avoit la conſolation d'en être ſouvent environnée, & d'en recevoir les plus tendres marques d'amour filial, comme elle lui en donnoit de ſa tendreſſe maternelle.

L'union qui régnoit entre la Farfalla & ſa belle fille, égaloit celle qui uniſſoit leurs maris enſemble. Loranger le fils ſe ſoutenoit dans le même reſpect & la même ſoumiſſion à la volonté de ſon pere, qu'il avoit eu dans ſon

enfance ; & la bru ne ſçavoit penſer ni rien dire que conformément à ce que la Farfalla vouloit. Mais celle-ci faiſoit de ſon côté tout ce qui pouvoit lui attacher le cœur de ſa belle-fille. La religion, l'amitié, la douceur, la bonté du caractère, la prudence, tout concouroit dans tous à faire de leur maiſon la demeure de la concorde comme celle de la piété.

Les choſes ſe ſoutinrent dans cet état de félicité pendant un tems, après lequel il en vint un autre où leur vertu fut miſe de nouveau à l'épreuve. Sophie étoit d'une complexion délicate. La naiſſance de cinq enfans épuiſa ſes forces, & elle ſuccomba après avoir donné le jour au dernier avec des douleurs, dont elle ne fut délivrée que pour traîner une vie languiſſante, qui s'éteignit tout à fait dans peu de mois. Les deux Loranger & la Farfalla ſentirent toute la grandeur de leur perte. Le mérite de Sophie ne

pouvoit être remplacé que très-difficilement par une autre. Il y avoit auſſi déja aſſez d'enfans jeunes dans la maiſon pour s'expoſer par un ſecond mariage à en augmenter le nombre, dont l'entretien auroit peut-être été au-deſſus de leurs moyens. Ils ne laiſſerent pourtant pas, après que le tems de deuil fut expiré, de preſſentir leur fils là-deſſus, qui leur en témoigna ſon éloignement en faveur de la famille que ſa femme lui avoit laiſſé. Mes enfans, leur dit-il, me tiennent lieu de l'épouſe que vous m'aviez choiſi vous-même. Une autre ne rempliroit peut-être jamais les déſirs de mon cœur. Vous ſçavez combien il eſt difficile de bien choiſir, & ce qui vous en a couté de ſoins pour réuſſir comme vous aviez fait. Diſpenſez-vous d'en prendre de nouveaux. J'aime mieux élever honnêtement mes enfans avec le bien que nous avons, que de riſquer d'en augmenter le nombre

par un second mariage qui nous mettroit trop à l'étroit, & peut-être dans l'impuissance de pourvoir à leur éducation comme nous avons fait jusqu'à présent.

Cependant la Farfalla, restant seule occupée du soin de ces enfans, & partagée en même-tems par les affaires domestiques, son mari craignit que tant de sollicitude ne ruinât sa santé entièrement, & son fils étoit dans la même inquiétude. Une lettre qui leur vint de Bergamo leur fit former un dessein dont l'exécution leur parut d'abord si difficile, qu'ils ne la regarderent que comme une idée peu raisonnable ; mais qui cessa de leur paroître telle quand ils se furent consultés tous les trois. La Cantinelli de Bergamo avoit toujours entretenu son commerce de lettres avec sa sœur par l'entremise des Sécrétaires des Ambassadeurs de Venise qui étoient venus à Paris, & qui se l'étoient récommandé des uns aux autres.

La Cantinelli s'étoit ménagée cette reſſource toutes les fois qu'il partoit un nouvel Ambaſſadeur de ſa nation pour France, & la Farfalla de ſon côté avoit cultivé leur protection dans la même fin. Elle lui avoit rendu compte fidélement, & dans un grand détail de l'état de ſa famille, des mariages de ſes enfans & des divers événemens que nous avons rapporté.

Cette confiance & ces détails touchoient extrêmement le cœur de la Cantinelli, qui déſiroit avec ardeur de la voir ſi la choſe étoit poſſible. Elle le lui marquoit dans ſa dernière lettte avec tant d'effuſion de cœur, que la Farfalla la traduiſant en notre langue à ſon mari qui n'entendoit point l'Italienne, celui-ci en conçut le deſſein de l'attirer à Dijon, & de prendre tous les moyens qui ſeroient à leur pouvoir pour le faire avec ſureté. Il en parla le premier à ſa femme. Je vois, lui dit-

il, que vous vous consumez auprès de ces petits enfans. Vous ne sçauriez durer long-tems avec tant d'occupations; & que deviendrions-nous ? Que deviendroient aussi ces enfans si vous leur manquiez ? Vous avez besoin de quelqu'un qui vous seconde : qui pourra le faire de meilleur cœur & de meilleur accord que votre sœur ? Elle est instruite de l'état de votre maison. Vous ne lui en avez rien laissé ignorer. Cela n'a fait qu'augmenter le désir qu'elle a de finir ses jours avec vous. D'ailleurs, elle ne sçauroit nous être à charge pour son entretien, en ayant plus qu'il ne lui en faut selon son état, comme Monsieur le Sécrétaire de l'Ambassadeur qui étoit de votre païs, vous l'a certifié plus d'une fois, & qu'elle-même vous l'a souvent marqué très-expressément. Si elle venoit à mourir ce ne seroit pas pour nous une médiocre peine d'aller recueillir sa

ſucceſſion ſi loin, qui peut-être ſeroit au pillage avant que quelqu'un de nous put ſi rendre. Ne faites point de difficulté de lui expliquer notre deſſein de l'avoir chez nous, & ſi elle y donne les mains, nous prendrons des méſures pour l'exécuter. Qui a de bons amis peut beaucoup, & par la grace de Dieu nous n'en manquons pas.

Loranger le fils parla comme ſon pere, & la Farfalla ne déſira que d'y réuſſir. Je vois pourtant bien des obſtacles à ſurmonter, dit-elle; ne nous avançons pas trop de peur de nous tromper. Ma ſœur eſt mon aînée de trois ans; j'en ai cinquante-huit. Quand on paſſe ſoixante, on ne ſe tranſporte pas aiſément de ſi loin. Il eſt vrai qu'elle eſt naturellement robuſte, & qu'elle s'eſt conſervée, par la vie réglée qu'elle a ſuivie juſqu'à préſent, dans un air de ſanté ſi frais, qu'on ne lui donneroit que cinquante ans.

C'eſt

C'eſt ce que j'ai appris par quelqu'un qui eſt venu du païs. Mais en aura-t-elle le courage, ſoit qu'elle vienne par mer ou par terre ? Il faudra auſſi qu'elle vende ſes biens, qu'elle nous faſſe parvenir ſes fonds ; & enfin, ſi quand elle ſera ici le changement de climat l'éprouvoit, ou ſi la maladie du païs la ſaiſiſſoit, où en ſerions-nous ?

Vous creuſez trop, lui dit Loranger, donnons tout à la providence. Si votre ſœur ſe rend à nos invitations, ce ſera une preuve qu'elle ſe ſent aſſez de force pour faire le voyage. Quand cela ſera ainſi réſolu, le Sécrétaire de Mr. l'Ambaſſadeur nous protégera pour faire tenir ſes fonds à Paris par des lettres de change bien payables. Si elle vient par mer, notre fils ira lui-même nous l'amener de Marſeille ou de Toulon ; & je ne vois point que vous deviez craindre qu'elle regrette jamais ſon païs. Quand on eſt

avec quelqu'un qui eſt auſſi cher que vous l'êtes à votre ſœur, ſa compagnie tient lieu de patrie. Ecrivez en conſéquence, & ſelon ſa réponſe, ou nous nous donnerons du mouvement, ou nous n'y penſerons plus.

La Farfalla écrivit, & la Cantinelli de Bergamo reçut ſa propoſition avec tant de joie, qu'elle commença dès-lors à prendre toutes ſes meſures pour ſe mettre en état de l'exécuter. Cela traîna environ ſix mois. On laiſſa paſſer l'hiver, à cauſe des orages qui ſont fréquens dans la méditerranée; & enfin, après avoir fait paſſer ſes fonds à Dijon par la protection de l'Ambaſſadeur de ſa nation à Paris, elle s'embarqua dans un vaiſſeau Danois au port le plus voiſin, où le premier Sécrétaire, dont nous avons dit ailleurs qu'il favoriſa au commencement la retraite de la Farfalla à Dijon, avoit obtenu depuis ſon retour un poſte qui le mettoit

en état de rendre beaucoup de ſervice aux Capitaines. Elle fut recommandée très-particulièrement à celui du bâtiment où elle entra, qui eut pour elle des égards au-deſſus même de ſon état; & par ſurcroît de bonheur, il ſe trouva dans le bord un négociant de Marſeille qui retournoit à ſon païs avec ſon épouſe, avec laquelle elle ſe lia d'amitié, & qui la retint dans ſa maiſon en arrivant, juſques à ce que ſon neveu vînt l'y joindre pour la conduire à Dijon.

L'empreſſement qu'elle avoit de revoir ſa chère Farfalla, parut par les larmes de joie qui coulerent de ſes yeux, quand ſon neveu ſe préſenta devant elle & lui remit les lettres de ſes parens. Elle eut d'abord de la peine à parler; mais ſon air de tendreſſe & ſes larmes manifeſterent les ſentimens de ſon cœur. Enfin, rompant le ſilence & embraſſant ce neveu, dont la mere lui étoit

ſi chère, elle lui dit en ſa langue italienne, mêlée de quelques termes françois qu'elle avoit appris dans le paſſage de l'épouſe du négociant, tout ce que l'amour du ſang, quand il eſt des plus tendres, pouvoit mettre dans la bouche d'une tante pénétrée de la plus ſincère affection.

Loranger ne remplit pas moins auprès d'elle ſes devoirs de reſpect & d'amour. Il l'emmena comme en triomphe à Dijon. Le chemin lui parut long tout le tems du voyage. Il n'aſpiroit qu'au moment de la rendre à ſa mere; & enfin, ils arriverent heureuſement. La Farfalla, qu'il avoit eu ſoin de prévenir par la poſte du jour de leur départ de Marſeille, comptoit, pour ainſi dire, toutes les heures. Aujourd'hui, diſoit-elle en ſoûriant à ſon mari, notre fils eſt arrivé avec ſa tante à un tel endroit; demain ils coucheront là; après demain la dinée eſt à cette ville, & ainſi des

autres jours. Mais quand le dernier fut venu, où selon son calcul ils devoient arriver dans leur ville, ils furent l'attendre à demi lieue loin ; & sur le soir ils reconnurent de loin le chien de la maison, qui avoit suivi leur enfant & qui précedoit la chaise de beaucoup. La Farfalla en le voyant fit un cri de joie que l'animal entendit, & qui le fit courir à toutes jambes pour venir lui faire caresse à sa façon.

Elle ne s'arrêta qu'un instant à le flatter, & doubla le pas avec son mari & ses deux filles, pour joindre sa sœur & son fils. Ceux-ci descendirent pour quelques momens de la voiture, pour leur donner les premiers témoignages de leur tendresse, & se livrerent enfin dans leur maison à toute l'étendue de leur innocente joie. La Farfalla présenta de nouveau sa fille & celle que son mari avoit eu de sa première épouse. Leurs enfans s'y trouvoient aussi ; leurs

alliés s'y étoient également rendus. La joie fut générale dans la maiſon & dans la parenté. Les voiſins, de qui la famille de Loranger étoit ſouverainement eſtimée, y participerent par les droits du bon voiſinage. Chacun dans le quartier montra le cas qu'on y faiſoit de ces gens de bien, par l'empreſſement qu'il témoigna à venir prendre part à l'arrivée de la Cantinelli ; ce qui dura le reſte de la ſemaine par le concours des perſonnes dont ils étoient connus.

La Cantinelli ne laiſſa pas que de ſe reſſentir un peu des fatigues du voyage, jointes à celles qu'elle avoit eſſuyé ſur la mer ; car leur vaiſſeau avoit été battu de la tempête pendant un jour aux approches d'Antibes, où on fut obligé de relâcher pour quelque tems. Mais après avoir rempli les bienſéances & pris du repos durant cinq à ſix jours, ſa bonne conſtitution lui rendit ſes

premières forces, & elle se trouva en aussi bon état que quand elle partit de Bergamo.

Nous avons dit que sa vie réglée avoit conservé la fraîcheur de son teint, ensorte qu'elle paroissoit bien moins âgée ; ce qui fit que plusieurs la croyoient cadette à la Farfalla. En effet, elle étoit mieux qu'elle, quoique la Farfalla le fût assez. D'ailleurs, elle avoit le son de la voix de sa sœur ; si bien que l'entendant parler sans la voir, on se seroit aisément trompé. Mais ses manières étoient si gracieuses, qu'on ne pouvoit la voir ni l'entendre parler, sans reconnoître en elle toutes les qualités qui forment un excellent caractère.

Les deux Loranger en étoient transportés de joie ; ils ne cessoient de la louer à la Farfalla, de lui en témoigner leur satisfaction, & de s'applaudir de la pensée qu'ils avoient eu de l'attirer dans leur maison. C'étoit pour

la Farfalla un sujet de consolation qui ne pouvoit être plus grand, & il parut assez par la santé dont elle jouit depuis jusqu'à sa dernière maladie.

Ses petits enfans ne comprenoient rien dans le langage de la Cantinelli, & en rioient souvent entr'eux. Ils étoient pourtant volontiers auprès d'elle, pour les marques d'amitié qu'elle leur donnoit; & enfin, soit ce qu'elle avoit appris de notre langue sur le vaisseau, soit ce que l'expérience lui montra, elle parvint en un an ou environ, à se faire assez entendre de tous; jamais pourtant elle ne put parvenir à parler correctement, mêlant toujours beaucoup de son italien dans son discours, & prononçant les u. Mais son accent, presque aussi doux que celui de sa sœur, la faisoit écouter avec un plaisir égal.

La Farfalla n'avoit point voulu qu'elle s'employât à rien, jusques à ce qu'elle se fût parfaitement

tement délaſſée. Elle n'y acquieſça qu'avec un peu de contrainte, par la grande habitude qu'elle avoit d'agir. Mais après peu de jours, elle prit ſes arrangemens pour les ſoins domeſtiques, & on comprit bien-tôt de quelle utilité elle fut dans la maiſon. Elle ſe chargea de ce qu'il y avoit de plus laborieux dans le ſoin des enfans, & les conduiſoit par-tout quand ils devoient ſortir de la maiſon, ſoit pour l'Egliſe ou ailleurs. Leur grand-mere ſe réſerva de leur apprendre la doctrine chrétienne & de les rabiller, à quoi la Cantinelli l'aidoit auſſi. Tout s'y faiſoit de ſi bon accord & avec tant d'ordre, qu'on voyoit cette famille, depuis Loranger le pere, juſqu'au plus jeune de ſes petits fils, dans une proprété à laquelle il ne manquoit jamais un point d'éguille.

Outre ce qu'il y avoit de décent dans cette proprété, c'étoit un épargne conſidérable pour la

maiſon, où l'on n'avoit beſoin du dehors que pour des choſes que la Farfalla & ſa ſœur n'avoient jamais appris à faire, n'étant point de leur profeſſion, comme un habit d'homme, des ſouliers & autres choſes ſemblables. Ainſi tous concouroient à l'avantage de la famille, le pere, la mere, le fils, la ſœur, & tous préparoient aux enfans qu'ils élévoient, un bien-être pour la ſuite par la religion & l'induſtrie de leurs parens. On voit ici ce que la piété bien ordonnée procure aux maiſons où elle tient le premier rang, comme elle le tenoit dans celle de Loranger ; & que tandis que les plaiſirs, le jeu, la vanité, l'ambition, vices ſi oppoſés à la religion, ne ſont propres qu'à ruiner les familles, la piété & le bon ordre qu'elles gardent, bien loin de les détruire, concourent à les faire proſperer.

La Farfalla, ainſi ſecondée par ſa ſœur dans les affaires domeſti-

ques, se trouva beaucoup plus à l'aise pour servir Dieu au gré de ses pieux désirs. Avant qu'elle eût son appui, sur-tout depuis la mort de sa belle fille, elle n'avoit que rarement le tems d'assister à la Messe aux jours ouvriers. Le soin nécessaire des petits enfans absorboit presque toute la matinée. Elle se le reprochoit quelquefois; mais son Confesseur, qui n'ignoroit pas ses occupations, l'avoit rassurée sur les devoirs indispensables de son état, & elle se contentoit dans ces occasions d'offrir à Dieu la préparation de son cœur. Mais le secours de sa sœur la mit à même de satisfaire sa dévotion. L'une gardoit les enfans tandis que l'autre se rendoit à l'Eglise. Leur tems pour cela étoit réglé, de façon que les enfans n'étoient jamais seuls, & qu'elles se rélévoient auprès d'eux à mesure qu'elles revenoient du saint Sacrifice.

Cela ne dura pas même long-

tems. Les enfans crurent en âge, & les plus grands au moins purent enfin suivre, ou leur grand mere ou leur tante à l'Eglise, où elles avoient soin de les contenir dans la même modestie que la Farfalla avoit inspiré à ses filles.

La suite de sa vie ne nous fournit aucun évenement particulier qui mérite d'être rapporté. Si elle fut traversée de tems en tems par quelques-uns de ces accidens fâcheux, qu'on peut regarder comme les appanages de ce monde, tels que les maladies des enfans, ou des pertes casuelles, que la Farfalla soutint toujours avec un cœur véritablement chrétien; elle fut d'ailleurs uniforme. La Farfalla & sa sœur se tenant constamment aux usages prudemment concertés entr'eux pour le bon ordre de leur maison, & sur-tout pour y faire régner l'esprit de religion & l'union des cœurs. Ils étoient les uns aux autres comme un appui solide,

ſoit pour s'affermir dans le bien, ſoit pour ſe conſoler & ſe ſoumettre à Dieu dans les afflictions, ſoit pour uſer avec modération de la proſpérité, quand Dieu daignoit les en favoriſer ; recevant tout de ſa main avec actions de graces, ſoit qu'elle les flattât ou qu'elle leur fût rigoureuſe.

Dans la ſuite du tems, les enfans, dont nous ne parlons que de leur bas âge, prirent, comme nous l'avons dit, des partis dignes de la piété dans laquelle ils avoient été, pour ainſi dire, nourris dès le berceau. Mais la Farfalla n'eut pas la conſolation de le voir, ni ſa ſœur Cantinelli non plus. Le premier, après avoir perdu ſon ayeul & ſon ayeule, ſervit ſon pere dans ſa vieilleſſe en enfant digne de ſa vertu, & ſoutint la maiſon. Les deux filles, qui venoient après lui, entrerent dans un Monaſtère, & y vécurent en bonnes religieuſes. L'aînée y fut Supérieure

juſqu'à trois fois au grand contentement de la communauté, & la cadette, propre à tous les autres emplois, y fut miſe & les remplit avec la ſatisfaction de toutes les Religieuſes. Quant aux deux garçons qui reſtoient, le plus âgé s'engagea dans l'état eccléſiaſtique ; ſes talens lui procurerent le ſoin d'une des principales cures du diocèſe de Dijon, où il ſe fit eſtimer généralement de tous les paroiſſiens, ſur-tout pour le talent qu'il avoit de développer en chaire les vérités de la religion, & par ſes aumônes ſi abondantes, que quand il mourut, on trouva qu'il s'étoit entièrement dépouillé en faveur des pauvres. Le dernier de la famille embraſſa la régle de ſaint François, & devint un Miſſionnaire digne de ſon ſaint Patriarche. Son frere l'appelloit ſouvent à ſon ſecours dans ſa Paroiſſe, où il faiſoit des fruits merveilleux. Mais ſon zèle le tranſportoit auſſi fréquemment ail-

leurs, & il n'avoit point préché dans un endroit, qu'on ne désirât avec empressement qu'il y revînt exercer de nouveau son ministère.

Telle fut la postérité de la Farfalla, qu'on peut appeller la postérité des gens de bien. Si elle ne la vit pas dans cet état de bénédictions spirituelles, le souvenir de ses vertus y demeura gravé profondément. Ses petits fils & ses filles parloient dans la suite d'elle & de la Cantinelli, avec des sentimens de reconnoissance, qui répondoient aux obligations qu'ils lui avoient. En effet, elles n'avoient rien négligé pour leur inspirer dans l'ame cet amour du devoir dont les parens doivent donner perpétuellement des leçons à leurs enfans; & ils se félicitoient autant d'avoir été si heureux en parens, qu'ils étoient contens dans l'état où Dieu les avoit appellés.

Mais il est tems de revenir à la Farfalla. Elle touchoit à sa

soixante-unième année, s'étant soutenue dans une santé assez forte, pour continuer de gerer les affaires domestiques de concert avec sa sœur. Son mari & son fils se flattoient de la posséder encore quelques années, quand le Seigneur voulut l'appeller à soi. Loranger étoit en usage aux trois fêtes de Noël, de Pâques & de Pentecôte, de rassembler dans sa maison ses deux filles, leur mari & leurs enfans, avec le mari de sa fille Elisabeth, qui étoit morte, & de leur donner un grand repas, pour maintenir l'amitié dans toute sa famille. C'étoient-là des sujets d'une joie innocente, particulièrement pour les enfans, qui ne manquoient pas d'en parler à leurs parens plusieurs jours à l'avance, & qui l'attendoient avec beaucoup d'empressement. Ce fut donc à l'occasion d'un de ces repas, où cette famille se réjouissoit si légitimement, qu'elle se couvrit de deuil

peu de tems après, & pleura amérement la perte de la Farfalla.

Loranger le fils prévint ſes ſœurs, au nom de ſon pere, trois jours avant la Noël, pour les inviter ſelon la coutume. La Farfalla diſpoſa tout de ſon côté; mais revenant de l'Egliſe le jour de la fête, & ayant demeuré quelque tems dans la cuiſine, ſoit pour donner ſes ordres, ſoit pour examiner par elle-même ſi tout étoit bien, elle paſſa en ſortant de cet endroit chaud dans un appartement fort froid, & en éprouva les funeſtes impreſſions. Ce ne fut d'abord que le premier ſentiment d'une indiſpoſition dont elle ne fit pas grand cas. Elle prit ſa place à table comme les autres, & ne témoigna rien de ſon mal, de peur de troubler la joie de ſes enfans; s'efforçant au contraire de montrer du contentement, comme ſi elle avoit été à ſon ordinaire. Mais ce fut préciſément ce qui fit empirer le mal,

qui se manifesta le soir par une fièvre ardente, & dégénéra enfin en une pleurésie des plus cruelles.

Toute la maison en fut bouleversée ; ses filles qui s'étoient retirées, accoururent aussi-tôt, & voyant le danger pressant de leur mere, leur joie se changea en désolation. Il parut dans cette occasion combien ses vertus l'avoient rendue chère à sa famille. Les pleurs, les regrets, les lamentations mirent dans un plein jour toute leur vénération & leur amour. Elles se contraignoient dans son appartement, soit pour la secourir, soit pour empêcher que sa tendresse, en les voyant si affligées, ne touchât trop son bon cœur, & n'irrita son mal. Mais passant, tantôt l'une, tantôt l'autre, dans un appartement plus écarté elles se dédommageoient de leur contrainte, & soulageoient leur cœur en donnant un libre cours à leurs larmes.

Cependant la Farfalla, qui sen-

toit que la violence de son mal étoit au-dessus de ses forces, surtout à cause de son âge, pria qu'on appellât son Confesseur, & lui demanda tous les secours que l'Eglise donne aux mourans. Elle n'attendit pas qu'on lui annonçât sa dernière heure comme prochaine, mais pénétrée du regret de ses fautes passées, en particulier de celles de sa jeunesse, dont elle conjuroit le Seigneur avec le Prophête, de ne point se souvenir, & s'excitant à des sentimens de confiance & d'amour, elle attendit avec une conformité entière aux ordres de sa providence, qu'elle décidât de sa vie, ou de sa mort, selon son bon plaisir.

On ne vit guère de dispositions plus chrétiennes; elle tâchoit de consoler elle-même son mari, son fils, sa sœur, tous ses enfans, & de leur inspirer, autant par ses paroles que par son exemple, une parfaite soumission à la volonté de Dieu. J'ai assez vécu,

leur disoit-elle, je vous laisse tous dans l'union qui convient aux familles, chez qui le Seigneur est fidélement servi. Vous avez du bien honnêtement, selon l'état où Dieu vous a fait naître. Laissez-moi aller à lui, puisque mon heure est venue. De quelle plus grande utilité vous seroit ma présence ? Quand je releverois de cette maladie, il en viendroit une autre à laquelle il faudroit succomber ; autant vaut-il que ce soit à celle-ci.

Sa sœur plus âgée qu'elle, comme nous l'avons dit, & qui ne la perdoit point de vue, ni le jour, ni la nuit, se plaignoit de ce qu'étant son aînée, elle avoit la douleur de lui survivre. C'étoit bien plutôt à moi de mourir avant vous comme votre aînée, lui disoit-elle ; falloit-il que je vinsse de si loin pour vous voir mourir dans si peu d'années ? Ne vous occupez pas de ces réflexions affligeantes, lui dit la

Farfalla ; adorons les deſſeins de Dieu & ſoumettons-nous ; tous les âges ſont ſous ſa puiſſance, & il n'a égard ni aux aînés, ni aux cadets. On meurt quand il l'ordonne ; & qui oſeroit lui demander pourquoi il le veut ainſi ?

Les derniers avis qu'elle donna à ſes filles furent dignes de ſa piété. Ce fut toujours pour leur réitérer la crainte & l'amour de Dieu, & la perſévérance dans ſon ſervice ; leurs devoirs domeſtiques, l'éducation chrétienne de leurs enfans, & la bonne intelligence entre leurs parens & leurs alliés ; n'ayant rien oublié elle-même pour la conſerver, telle qu'elle avoit la conſolation de la laiſſer établie.

Elle appella ſon fils en particulier, & lui fit une exhortation des plus touchantes, en lui réitérant les mêmes avis. L'accablement où ſon mal l'avoit réduite, ne lui permettoit pas de parler beaucoup, elle le fit en

peu de mots ; mais on pouvoit dire que chaque parole étoit comme un oracle qu'elle prononçoit, & qui renfermoit un vaſte ſens de morale chrétienne. Elle lui recommanda auſſi, & à ſon mari, de continuer d'avoir pour ſa ſœur Cantinelli les mêmes attentions qu'ils avoient eu pour elle-même, & à celle-ci la continuation des ſoins qu'elle avoit pris juſqu'alors des enfans de ſon fils. Je connois, lui dit-elle, le bon cœur de mon mari & de mes enfans, notre ſéparation ne changera rien dans leurs ſentimens. Vous ſerez auſſi reſpectée & cherie dans la maiſon que vous l'avez été juſqu'à préſent. Je vous conjure de tenir ma place auprès de la famille de mon fils, & de faire enſorte par votre amitié, qu'elle ne ſe reſſente point de ma mort, ou plutôt qu'elle l'oublie.

Enfin, ſentant que ſa dernière heure approchoit, elle fit appel-

ler tous ses enfans & ses petits enfans autour de son lit, & levant les yeux au ciel, elle fit sur eux une courte prière. Ils se mirent en même-tems tous à genoux fondant en larmes, mais s'élevant au-dessus de la tendresse maternelle pour ne penser qu'à leur obtenir les bénédictions du Seigneur, elle dit : mon Dieu, qui voyez ici toute la famille qui me reste, & qui m'appellez à vous par votre adorable volonté ; répandez sur elle vos graces célestes. Conservez-la dans la juste crainte de vous offenser. Préservez-la sur-tout du péché mortel, qui est le comble du malheur de nos ames ; soutenez-la dans votre saint service. Accordez-lui le pain de chaque jour. Fortifiez-la dans la tribulation, & ne permettez point qu'aucun d'entr'eux contracte la mauvaise contagion du monde, ennemi de votre saint Evangile. Qu'aucun d'eux ne périsse dans l'éternité,

& faites-moi miséricorde, moi qui ne suis qu'une pécheresse ; mais je mets toute ma confiance en votre infinie bonté, aux mérites de votre adorable fils, & en la protection de sa divine mere, que l'Eglise appelle le refuge des pécheurs.

Telle fut la prière que la Farfalla fit pour ses enfans & pour elle-même en leur présence ; après quoi elle désira qu'on lui laissât ménager seule les derniers momens de sa vie vis-à-vis de Dieu, autant que les secours dont elle avoit besoin dans son état le permettroient, afin qu'elle pût se disposer comme les Saints à son dernier passage. Son Confesseur se rendit assidu pour faire auprès d'elle tout ce qui étoit du ressort de son ministère. Elle reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction dans les dispositions les plus édifiantes, ayant conservé sa présence d'esprit jusqu'à une agonie qui dura peu, & elle rendit

dit enfin ſon ame à Dieu le ſeptième jour de ſa maladie à ſept heures du ſoir, dans la paix & la tranquillité qui naît du témoignage de la bonne conſcience.

Ainſi mourut la Farfalla, bien différente d'elle-même dans les premières années de ſa vie, & depuis ſa converſion. Que l'on compare ici le tems avec le tems, la conduite avec la conduite, les ſentimens avec les ſentimens, & qu'en conſultant ſon plus grand avantage on décide ſur ce que nous avons rapporté, ſi ſon ſecond état ne fut pas plus heureux, plus déſirable, plus digne d'éloge que le premier. Si les louanges qu'on donna à ſa piété & au bon gouvernement de ſa famille, ne furent pas plus juſtes que les applaudiſſemens, dont une foule de gens oiſifs, & livrés à l'eſprit du monde, la flatoient lorſque dans ſa jeuneſſe elle faiſoit entendre ſa voix mélodieuſe ſur le Théâtre. Il n'eſt pas dif-

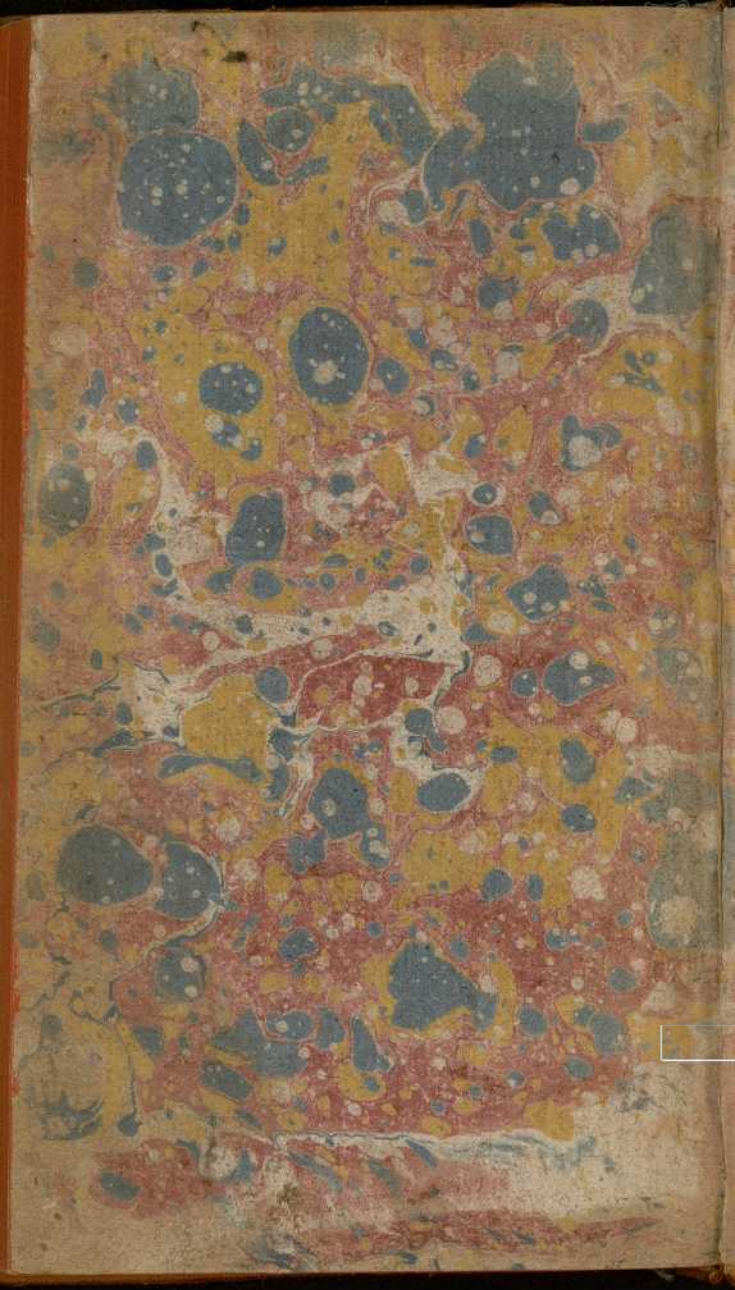
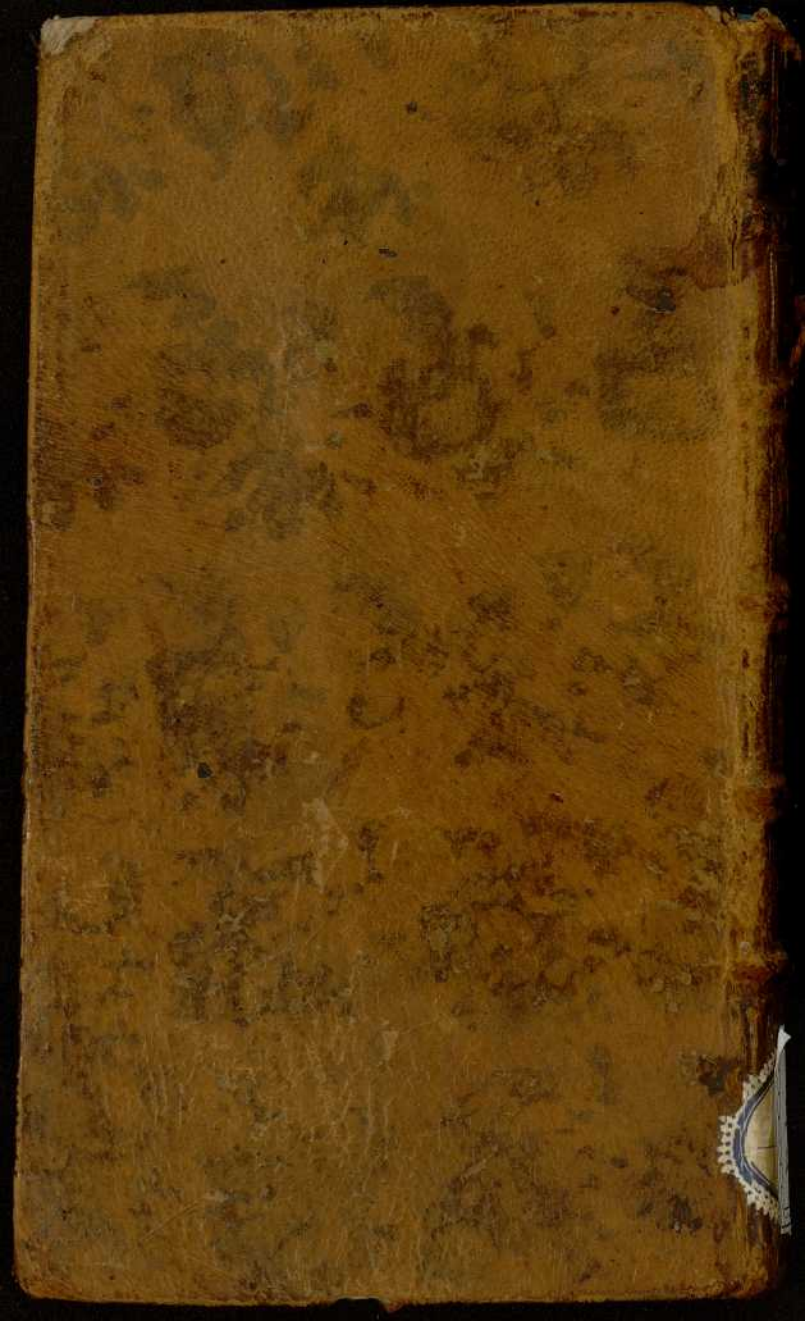
ficile de décider ici de quel côté on doit faire pancher la balance, & qui doit l'emporter, ou de la profeſſion d'une Comédienne qui s'expoſe d'elle-même à tant de dangers, & qui donne occaſion à la perte de tant d'ames, ou de celle d'une fille qui vit dans la retraite, & s'occupe des devoirs de la piété chrétienne, & de celle d'une mere de famille qui les remplit également, tant envers Dieu qu'envers ſes enfans, comme nous l'avons dit de la Farfalla. Il faut néceſſairement qu'on mette au même niveau la vertu & le vice, & qu'on traite leur oppoſition d'opinion chimérique, ce qui ſeroit le comble de l'irréligion & de l'erreur; ou bien qu'on donne une ſi grande préférence à la Farfalla convertie ſur la Farfalla Comédienne, que l'on condamne ſes premières années, & qu'on rende un juſte tribut de louanges à celles qui ſuivirent ſon changement d'état, & qu'elle con-

ſacra entièrement au ſalut de ſon ame. C'eſt l'hommage que la raiſon doit à la vertu, & que la religion exige de toute perſonne qui n'eſt point parvenue à cette fatale incrédulité, qui ne ſe pare que d'une philoſophie en idée, & qui dans la pratique ne ſuit que trop ſouvent le penchant odieux du libertinage auquel elle conduit.

Nous terminons l'hiſtoire de la Farfalla par cette réflexion, ſans nous étendre davantage ſur ce que la curioſité du lecteur le porteroit à ſçavoir de la ſuite de ſa famille. Il ſuffit de dire en ſubſtance que la Cantinelli de Bergamo remplit dans la maiſon de ſa ſœur tout ce que l'amour du ſang, accompagné de la piété, dicte dans de pareilles circonſtances, & qu'elle s'en acquitta fidélement juſqu'à la mort. Loranger le pere parvint à une grande vieilleſſe, & fut toujours chéri & reſpecté de ſon fils & de ſes enfans, comme la bonne

éducation qu'il leur avoit donnée le lui devoit faire espérer. Dieu benit aussi également son fils dans ses enfans, qui se conduisirent envers lui comme il l'avoit fait envers son pere ; & pour tout renfermer en peu de mots, la maison de la Farfalla ayant été une maison de vertu, elle en fut une de bénédiction, estimée de Dieu & des hommes.

FIN.

UNIVERSITARIA DE GRANADA

L. 12.